
3 1761 07936074 9

J. B. C. Vial.

Le premier venu.

1801



LE PREMIER VENU,

OU

SIX LIEUES DE CHEMIN,

COMÉDIE.


LIBRARY
JUL 10 1969
UNIVERSITY OF TORONTO

LE PREMIER VENU,

OU

SIX LIEUES DE CHEMIN,

COMÉDIE

EN TROIS ACTES ET EN PROSE,

Représentée, pour la première fois, par les Comédiens de de l'Odéon, sur le théâtre de la rue Louvois, le 12 prairial an 9;

Par J. B. C. VIAL.

A PARIS,

Chez { Huet, Libraire, rue Vivienne, N.° 8.
Charon, Libraire, passage Feydeau.

AN IX. (1801.)

PERSONNAGES.	ACTEURS.
BERVILLE, } jeunes officiers	C.en Clozel.
DORVAL, } du même corps.	C.en Barbier.
M.me ROSEMONT, vieille fille, auteur fort riche.	M.me Molé.
DORIMON, père d'Emilie.	C.en Picard.
EMILIE, (ingénuité.)	M.lle Adeline.
RAPINIER, homme d'affaire de Dorimon.	C.en Habert.
JULIETTE, sa nièce, jeune Avignonnaise ; elle doit avoir l'accent.	M.lle Delille.
CANIVET, son futur.	C.en Bertin.
JAMES, jokei, parlant assez bien, et n'ayant conservé que l'accent anglais.	C.en Devigny.
FURET, petit garçon de ferme (14 à 15 ans), joué par une femme.	M.lle Clément.
GROS-PIERRE, fermier.	C.en Picard j.ne
UN NOTAIRE.	C.en Bosset.
BLAISE, jardinier de Dorimon.	C.en Armand.
UN HUISSIER.	C.en Valville.
Plusieurs Domestiques.	
Plusieurs Juifs.	
Des Recors.	

Au premier acte, la scène se passe à Lyon, dans l'appartement de Berville.

Au second acte, à trois lieues de là, dans la maison de Rapinier.

Le troisième acte, à trois lieues du second, et à six lieues du premier, dans le château de Dorimon.

LE PREMIER VENU,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente un salon. Le boudoir de Berville est sur la gauche des acteurs, le cabinet vis-à-vis. Une toilette, une table sur laquelle sont posés quelques livres.

SCÈNE PREMIÈRE.

BERVILLE, *dans le boudoir;* JAMES, *dans l'anti-chambre;* DORVAL, *assis à une table, un livre à la main.*

BERVILLE, *dans le boudoir.*

Le maraud ne m'apportera pas mon habit !

DORVAL.

Allons, mon cher Berville, patience !

BERVILLE, *appelant.*

James ! James !

JAMES, *dans l'anti-chambre.*

Moi ! battre d'un main et brosser dé l'autre !

DORVAL, *posant son livre sur la table.*

Cela est singulier ! ce roman a des rapports avec ma situation.... Une Emilie.... celle qui est destinée à Berville ou à moi; cette Emilie que j'ai vue il y a dix mois chez madame Dormeuil, et dont les grâces et la naïveté firent sur mon cœur une impression si vive....

(*Après avoir lu quelques lignes.*)

Un rival ! Berville est le mien. . . . (*Après avoir lu encore.*) Un père d'un caractère assez singulier ! mais si j'en crois ce que l'on dit dans le monde, il est encore moins bizarre que ce Dorimon, le père d'Emilie, que nous ne connaissons ni Berville ni moi, et qui doit choisir, entre nous deux, son gendre.... (*Se levant et posant son livre.*) Il a des obligations égales à nos deux familles : mon père et celui de Berville lui ont presqu'en même temps demandé la main de sa fille; il doit être bien embarrassé, bien indécis. . . . Sachons adroitement si Berville a reçu des nouvelles, cachons-lui que je connais Emilie; je lui crois peu de goût pour le mariage, mais beaucoup pour une dot de cent mille francs.

BERVILLE, *dans le boudoir.*

Mon habit, mon habit !

JAMES, *dans l'antichambre.*

Jé m'empresse beaucoup vîte.

SCÈNE II.

BERVILLE, DORVAL; JAMES, *dans l'antichambre.*

BERVILLE, *entrant en robe-de-chambre et en bonnet de police.*

En vérité, je n'y tiens plus.

DORVAL.

En vérité, tu n'es pas raisonnable.

BERVILLE.

Non ; c'est que je suis vif, emporté à l'excès ; mais par amitié pour toi, je me calme. (*A James avec colère.*) Eh bien ! traître, as-tu fini ?

JAMES, *dans l'antichambre.*

Dans lé moment.

BERVILLE.

Il m'intéresse ce pauvre James, et décidément je finirai par me l'attacher.

(*A James.*) Et tu crois entrer à mon service, maraud ?

(*A Dorval.*) Il a une tête vive, un esprit d'intrigue, avec cela une espèce de probité...

(*A James.*) Coquin, m'apporteras-tu mon habit !

JAMES.

Jé attache lé épaulettes.

DORVAL.

Ah ! çà, mais dis-moi ! il est quatre heures et demie, et je te trouve encore en robe de chambre, en bonnet de police ; serais-tu aux arrêts ?

BERVILLE.

Oh ! c'est bien pis ; ma foi, vive les belles de Lyon, pour occuper les jeunes gens aimables ! Pas un moment depuis ce matin ; assis à mon secrétaire, j'ai répondu, en abrégé, à vingt longues épîtres, et je n'ai pu encore terminer... J'ai tenu un pari pour cinq heures ; il faut que je m'habille, et ce coquin de James....

DORVAL.

Il n'est donc encore à personne ?

BERVILLE.

Non, il sert alternativement tous ceux qui habitent l'hôtel ; il n'y a pas jusqu'à la riche et vieille propriétaire de la maison, cette femme, homme de lettres...

DORVAL.

Que le docteur a déclaré décidément folle ?

BERVILLE.

Ma belle maîtresse, l'intéressante M.me Rosemont... à laquelle il ne rende de petits services, et je ne doute pas qu'il n'aille jusques chez toi porter ses soins officieux, sa bonne volonté et son espoir d'en tirer parti.

DORVAL.

Que veux-tu ? il cherche à détruire de son mieux les doutes que le départ et l'abandon de Milord son maître ont pu laisser sur sa fidélité... D'ailleurs tu lui fais des conditions si dures !

BERVILLE.

Je n'en démordrai pas.

DORVAL.

Quelle folie !

BERVILLE.

Tu me connais parieur intrépide, coureur infatigable ; après toi, mes chevaux sont ce que j'ai de plus cher au monde. Je leur dois mes succès, mes bonnes fortunes, et quelques à-comptes à mes créanciers... Ma petite jument est toute charmante, sa finesse est incomparable, sa légèreté invincible, et tu veux pour prix de ses services et de ses triomphes, que je lui laisse impitoyablement tomber sur le dos un jokei de cent soixante pesant... Tu ris ! eh bien ! je suis sensible, moi, reconnaissant, et incapable d'une pareille barbarie.

DORVAL.

Mais tu peux à toi seul tenir tête à tous tes assaillans. James est bon cavalier, il répondra pour toi : tu pourras plus facilement suivre le cours de tes bonnes fortunes, faire ton service, écrire tes billets doux, et recevoir tes créanciers.

BERVILLE.

Un homme comme moi, mon ami, fait tout cela à-la-fois, hors le dernier article qui n'est plus de mode... Quant à James, pas possible, en vérité : je le prendrai au poids de quatre-vingt-seize, c'est mon dernier mot, et je n'y ajouterai pas une once.

DORVAL.

Mais comment veux-tu ?...

BERVILLE.

Qu'il maigrisse.

DORVAL.

Mais par quel moyen ?...

BERVILLE.

Que sais-je, moi ?... qu'il devienne amoureux... (*Appercevant James.*) Ah ! vous voilà enfin, M. le drôle.

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENS, JAMES, *portant l'habit de Berville.*

JAMES.

VOILA lé habit que [illegible] dispolique; les manches toutes poudrées, beauc[illegible]

BERVILLE.

Donne vite.

JAMES, *riant.*

Lé wals ! jé gage, lé wals ! les Lyonnaises, vifs, être amoureuses fort du wals .. tourner, tourner, tourner tout lé jour, et lé tête n'être pas plus étourdie qu'avant.

BERVILLE.

Je finirai ici ma toilette.

DORVAL, *à part.*

Bon ! je vais pouvoir m'expliquer.

JAMES, *préparant la toilette.*

Moi étidier beaucoup lé pays que jé voyage ; à Lyon, lé jeune homme actif, généreuse, brave, et tous les vices aimables, comme à Paris ; les femmes jolies, vifs, tendres et coquettes, comme à Paris ; les maris bons, bons, bons, comme à Paris, aimés, caressés et traités, comme à Paris.

DORVAL.

Voilà ce qui s'appelle être observateur.

BERVILLE.

Le drôle m'amuse ! Ah ! çà, cours à la poste, et apporte-moi sur-le-champ mes lettres.

DORVAL.

N'oublie pas les miennes.

JAMES.

Jé vole.... A propos, lé officier avec qui vous devez courir à cinq heures, être venu pour dire ne pas manquer.

BERVILLE.

C'est bon.

JAMES.

Lé juif si honnête être venu pour vous présenter ses pétits hommages, et a dit qu'il aurait lé honneur dé vous faire assigner.

BERVILLE.

Bien, bien.

JAMES.

Lé dame Rosemont écrire, écrire toujours beaucoup....

BERVILLE.

C'est un roman qu'elle compose, et que j'ai une peur du diable qu'elle ne me dédie.

JAMES.

Cé matin la docteur avoir jugé son folie sans rémède; avoir dit que lé raison être difficile fort à rendre à lé femmes, et que c'est tout au plus s'il pourrait vous guérir. (*Il rit en s'en allant.*) Ah! ah! ah!

BERVILLE.

Comment! maraud!... le coquin me divertit, et ma foi....

DORVAL.

Décide-toi, et prends-le à ton service.

BERVILLE, *appelant d'un ton décidé.*

James! James!

(*James revient sur ses pas, Berville pince son gilet, James retient sa respiration; Berville lui passe ensuite les mains sous les aisselles, et essaie de le soulever.*)

BERVILLE, *le laissant après un vain effort.*

Pas possible.

DORVAL, *riant.*

La bonne folie!

JAMES, *s'en allant.*

Hélas!

SCÈNE IV.

DORVAL, BERVILLE.

BERVILLE, *continuant sa toilette.*

Je suis enchanté de ta visite, mon cher Dorval, d'autant plus qu'il faut que je te parle sérieusement....

DORVAL, *à part.*

Voudrait-il m'engager à renoncer à Emilie ?

BERVILLE.

Et ta conduite....

DORVAL.

Aurait-on quelques reproches à me faire ?

BERVILLE, *passant son habit.*

Comment donc ! on crie, on se plaint hautement ! Quoi ! point de pari, point de maîtresse, point de dettes ! Cela est monstrueux, et tu te perds de réputation.

DORVAL.

Mais, dis-moi....

BERVILLE.

Avec aussi peu de dispositions que toi à te faire un nom dans le monde, il faut que je te donne une manie qui pourra t'y faire accueillir, considérer. Tu es riche ; joue le rôle de financier, prête aux jeunes gens comme il faut ; et pour débuter, tu vas m'offrir cent louis que j'ai tenus à la course.

DORVAL.

Ce que je possède a toujours été à ton service.

BERVILLE.

Aussi je t'ai juré cent fois....

DORVAL.

De me rembourser....

BERVILLE.

Une amitié éternelle. D'ailleurs je m'acquitterai, et quand je serai le gendre de Dorimon....

DORVAL, *l'interrompant.*

Quand je serai le gendre de Dorimon, je te donnerai tout le temps nécessaire.

BERVILLE.

Tu prétends donc toujours me souffler les cent mille francs?

DORVAL.

Tu veux donc absolument m'enlever Emilie?

BERVILLE.

Te marier à vint-cinq ans! toi! si sage!

DORVAL.

Borner ton roman sitôt, toi!.. l'homme du jour... Etourdi!..

BERVILLE.

Raison de plus pour faire une sottise. Mais toi!... philosophe!...

DORVAL.

Raison de plus pour être bon mari.

BERVILLE.

Je me cramponne aux cent mille francs.

DORVAL.

Je ne me désisterai pas de mes droits pour tout au monde.

BERVILLE.

Emilie appartient à mes créanciers.

DORVAL.

Comme le premier d'entre eux, je saisis réellement.

BERVILLE.

Moi, j'obtiens du temps, et provisoirement j'épouse.

DORVAL.

Cela ne sera pas.

BERVILLE, *vivement.*

Cela sera, et s'il le faut....

DORVAL, *vivement.*

Je me bats pour elle....

BERVILLE.

Et moi pour la dot....

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENS, JAMES.

JAMES, *accourant.*

EH ! là là.... qué tiaple ! moi, pas comprendre.... lé français être singulière ! Vous, bons amis, et dans lé occasion mourir l'un pour l'autre, et à présent vouloir vous battre pour un rien, pour petit femme peut-être.

DORVAL.

Il veut que je renonce à Emilie !

BERVILLE.

Il veut que je renonce aux cent mille francs !

JAMES.

Moi, vous mettre d'accord ; (*à Dorval.*) vous épouser lé fille ; (*à Berville.*) et vous lé dot.

DORVAL.

Emilie prononcera entre nous.

BERVILLE.

Le beau-père choisira son gendre.

JAMES.

A propos, m'être informé de Dorimon par la ville....

BERVILLE et DORVAL.

Eh bien !

JAMES.

Être partisan fort du destin... Jadis trois partis s'offrirent à lui pour mariage ; il prit lé fille sans choisir, et par lé plus grand hasard du monde, il sé trouva un femme bon, pas coquette, et qui n'a pas fait lui enrager pendant trente ans.

DORVAL.

Et qui ne sait cela, nigaud ? Un procès lui survient, les gens d'affaires se présentent en foule, le sort décide, et par un hasard encore plus singulier, il lui tombe un avocat qui va *au fait*, et un procureur honnête homme.

BERVILLE.

Il est malade ! le premier médecin venu le soigne, et ne le tue pas ! Après de semblables miracles, on peut bien lui pardonner sa manie !

JAMES.

Alors donc ! point de dispute. Lés déz ! lés déz ! Quand il s'agit de mariage, c'est toujours lé plus court et souvent lé plus sûr ; mais lisez lé lettres qué jé apporte dé la poste.

(Il donne une lettre à Dorval, et l'autre à Berville.)

(Ils lisent chacun de leur côté avec empressement.)

JAMES, *sur l'avant-scène.*

Depuis que Milord, mon maître, m'a par distraction oublié ici, n'être pas heureux di tout ; l'un vouloir que je maigrisse, l'autre que je sois homme honnête. Eh bien ! je vais me faire homme honnête pour maigrir !

BERVILLE, *éclatant de rire.*

Ah ! ah ! le plaisant original que notre futur beau-père !

DORVAL.

C'est un singulier personnage que ce Dorimon !

BERVILLE, *lisant haut.*

« Comme j'ai à votre famille et à celle de Dorval des obliga-
» tions essentielles. . .

DORVAL, *lisant.*

« Comme j'ai à votre famille et à celle de Berville des obli-
» gations essentielles. . .

BERVILLE, *lisant.*

« Et comme votre père et celui de Dorval m'ont fait en
» même temps la demande de ma fille. . .

DORVAL, *lisant.*

« Et comme votre père et celui de Berville m'ont fait en
» même temps la demande de ma fille. . .

BERVILLE, *lisant.*

« J'ai été fort embarrassé du choix entre vous et Dorval.

DORVAL, *lisant.*

« J'ai été fort embarrassé du choix entre vous et Berville.

BERVILE, *lisant.*

« Enfin je me suis décidé. . .

DORVAL, *continuant.*

« J'ai fait dresser contrat. . .

BERVILLE, *continuant.*

« Et le premier arrivé. . .

DORVAL, *continuant.*

« A mon château de Bellerive, qui n'est qu'à six lieues de » Lyon. . .

BERVILLE, *continuant.*

« Touchera la dot. . .

DORVAL, *continuant.*

« Et sera l'époux d'Emilie. »

Signé DORIMON.

JAMES.

C'est un circulaire.

BERVILLE, *à part.*

Il n'y a point un moment à perdre.

DORVAL, *à part.*

Il faut que je parte à l'instant. (*A James.*) Vole préparer ma chaise.

BERVILLE, *à James.*

Cours seller mes chevaux.

JAMES.

Vous ne pouvoir partir à présent ni l'un ni l'autre.

BERVILLE et DORVAL.

Comment !

JAMES, *à Dorval.*

Le Colonel vous attendre chez lui.

DORVAL.

Ah, dieu !

JAMES, *à Berville.*

Et le pari à cinq heures précises !

BERVILLE.

Ah, diable !

DORVAL, *prenant la main de Berville.*

Tu ne peux manquer ton rendez-vous !...

BERVILLE.

Il faut que tu parles au Colonel.

DORVAL.

Accordons-nous mutuellement une heure.

BERVILLE.

J'allais te la demander.

DORVAL, *tirant sa montre.*

Il en est cinq.

BERVILLE.

A six, libre de partir.

DORVAL.

Un moment.... tes chevaux sont excellens.... on ne pourra courir à franc-étrier.

BERVILLE.

J'y consens.

DORVAL.

Entendons-nous bien, et nous ne pourrons faire la route qu'en chaise.

BERVILLE.

C'est décidé.

DORVAL, *vivement.*

Sur l'honneur !

BERVILLE, *lui serrant la main.*

Sur l'honneur.

DORVAL, *à part.*

Excellente idée ! James pourra me servir.

BERVILLE, *à part.*

Délicieux ! James me tirera d'affaire. (*Bas à James.*) J'aurai besoin de toi.

DORVAL, *bas à James.*

J'attends tout de ton zèle.

JAMES, *à part.*

Bon ! bon !

BERVILLE, *à Dorval.*

Je vole à la course.

DORVAL.

Je me rends chez le Colonel.

BERVILLE, *bas à James.*

Ne sors pas.

DORVAL, *bas à James.*

Demeure ici. (*A Berville.*) Je compte sur ta parole.

BERVILLE.

Et moi sur tes cent louis. (*Ils sortent ensemble.*)

SCÈNE VI.

JAMES, seul.

Ah ! jé respire enfin ; jé vais réveiller mon génie, et rétablir mes pétits affaires. Occasion double, conscience double, profit double. Jé entends peu lé française, mais jé entends lé intérêt beaucoup ; cette langue-là il être de tous les pays.

SCÈNE VII.

JAMES, DORVAL.

DORVAL, *accourant.*

Ah ! mon cher James, tu peux me rendre le plus grand service.... Je suis sorti avec Berville ; et pour ne point lui donner de soupçons, je ne l'ai quitté qu'après l'avoir vu monter à cheval ; j'ai ordre de me présenter chez ce maudit Colonel, peut-être me retiendra-t-il plus d'une heure ! Alors Berville libre plutôt que moi.... (*Lui donnant une bourse.*) Il faudrait trouver un moyen de prolonger son séjour ici, ne fût-ce que d'une demi-heure.

JAMES, *prenant la bourse.*

Ah ! jé saisis ; rien de plus facile ! lui avoir des maîtresses et des créanciers....

DORVAL.

Il faut donner l'éveil aux uns, et exciter la jalousie des autres.

JAMES.

Soyez tranquille; moi, avertir ici un pétit amoureuse de cinquante ans, bien doux, bien aimable, et qui le tuera plutôt que de laisser partir.

DORVAL.

A merveille!

JAMES.

Et puis lé juifs, bien polis, bien accommodantes qui se coucheront plutôt en travers lé porte, que de lui laisser faire un pas.

DORVAL.

Excellent!

JAMES.

Jé prends lé argent; mais jé gagne en conscience.

DORVAL.

Ceci n'est qu'une bagatelle, et si je réussis, tu pars avec moi, et je t'attache à ma personne.

JAMES.

A quel poids mé prendrez-vous?

DORVAL.

Ne perdons pas un temps précieux; je compte sur toi, et je me rends chez le Colonel.

(*Au moment où Dorval sort, Berville entre rapidement, et sans l'appercevoir du côté opposé.*)

SCÈNE VIII.

JAMES, BERVILLE.

BERVILLE, *vivement.*

AH! coquin, te voilà! tu peux me rendre le plus grand service. Je suis sorti avec Dorval, et pour ne point lui donner de soupçons, j'ai feint de monter à cheval, et je suis rentré

par la porte du jardin. . . il faut que j'aille à cette maudite course ; mon adversaire m'attend ; ma petite jument trépigne, écume ; son œil de feu présage déja son triomphe, et dévore le but d'avance. . . . Dépêchons ; il faut que je parte avant Dorval. . . t'offrir à lui pour postillon, (*lui donnant une bourse*) et l'égarer dans la forêt à moitié chemin. . .

JAMES, *faisant sonner la bourse.*

J'entends.

BERVILLE.

Alors je pars, je le dépasse, je touche le but. . .

JAMES.

C'est-à-dire, lé dot.

BERVILLE.

Quel bruit je fais dans le monde ! . . .

JAMES.

Quel train va faire lé dame Rosemont !

BERVILLE.

Ah ! diable ! Garde-toi bien de lui apprendre. . .

JAMES.

Vous lui avoir dit qu'elle vous plaisait.

BERVILLE.

Je parlais de sa fortune.

JAMES.

Qu'elle était belle !

BERVILLE.

Je parlais de sa terre ! Mais le temps s'écoule, je vole au rendez-vous, et si j'épouse Emilie, je te promets de faire un effort en ta faveur.

JAMES.

Bon !

BERVILLE.

Ecoute bien ceci, et je te prends à mon service décidément. . . gras ou maigre.

(*Il sort rapidement.*)

SCÈNE IX.

JAMES, seul.

Bon ! jé puis à présent quitter le régime et séjourner à l'office. . . Je commençais à devenir légère beaucoup, mais je vais réprendre lé à-plomb ; avec dé principes, dé adresse et un conscience accommodante, on a toujours du poids dans le monde. (*Tirant la bourse de Dorval.*) Dorval payér bien ; moi servir lui contre Berville. (*Tirant la bourse de Berville.*) Berville payér bien ; moi servir lui contre Dorval : tous deux également généreuses ; moi également dévoué à tous deux.

(*Tenant une bourse dans chaque main, et s'adressant à celle à droite.*)

Qué demandé-vous ? voyons !

« Prévenir les créanciers à Berville de son petit voyage, et » lé dame Rosemont de son infidélité, » (*fermant la main.*) Jé saisis, rien de plus facile, je férai votre affaire... (*la mettant dans sa poche*), demeurez ici en repos.

(*S'adressant à celle à gauche.*)

Et vous que démander à moi ?... Hem ! « égarer lé chaise à » Dorval dans lé forêts, à trois lieues d'ici ? » (*faisant sonner la bourse.*) J'entends. . . fort aisé. . . jé donne mon parole . . (*la mettant dans sa poche*) èt jé tiens. Cela fait, vous êtes à moi, et mon conscience être aussi tranquille que celui de bien d'autres. . . Quelqu'un ; ah ! c'est lé vieille folle qui vient selon son coutume composer le Roman, quand Berville n'y être pas, respirer le même air, s'asseoir sur son fauteuil. Courons écrire lé avertissement pour lé créanciers, et révenons bien vîte percer le cœur du pétite personne, préparer lé chaise à partir, convoquer lé assemblée des Juifs, et gagner lé argent en homme honnête. (*Il entre dans le cabinet.*)

SCÈNE X.

M.me ROSEMONT.

Quel aimable désordre ! comme mes yeux et mon cœur s'attachent aux objets encore empreints de sa présence ! Comme ma main jalouse brûle de les toucher. . . (*jetant un*

coup-d'œil sur le miroir.) Bon Dieu ! comme Lisette m'a coîfée aujourd'hui !... Tout ici me parle du cher objet que j'aime... Tout embrâse mon cœur et mon génie. Profitons de cet enthousiasme... achevons mes mémoires. Berville lira cet intéressant ouvrage dont il est le héros... sous le nom de Clitandre. (*Elle s'assied et déroule des papiers.*)

SCÈNE XI.

M.me ROSEMONT, JAMES.

JAMES, *à part.*

Diaple ! elle travaille ; si jé dérange, sé fâcher beaucoup !... Voici un lettre excellent que Berville a commencée ce matin pour lé jolie Laure, et qu'il a oubliée sur son secrétaire.

M.me ROSEMONT.

Le style en est tendre et sentimental. Je parlais de lui !

JAMES, *à part.*

Si je puis lui glisser lé lettre, elle être instruite parfaitement, et moi pas compromis di tout. (*il s'avance doucement derrière elle*)

M.me ROSEMONT.

Berville me reconnaîtra bien sous le nom de Rose ; il saura enfin combien il m'a coûté de soupirs, de larmes, de combats...

JAMES, *à part.*

Et d'argent.

M.me ROSEMONT

Ce n'est qu'au vingt-troisième chapitre qu'il paraît sur la scène.

JAMES, *à part.*

Ah ! Berville être le vingt-troisième chapitre.

M.me ROSEMONT.

Parcourons seulement les sommaires.

JAMES, *à part.*

Jé voudrais bien pouvoir placer lé billet.

(*Pendant la lecture du sommaire, James pose adroitement la lettre sur la table.*

M.me Rosemont, *lisant.*

« Chapitre 23.e Un régiment de cavalerie arrive dans la ville ;
» Rose loge dans sa maison un officier charmant nommé Cli-
» tandre. Impression de sa première visite sur le cœur de Rose ;
» aveu naïf qu'elle en fait à Lisette. Le jeune officier ayant
» eu connaissance dans le monde des talens de Rose...

James, *à part.*

Et de sa fortune.

M.me Rosemont.

» En devient subitement amoureux. Départ de milord ; il
» abandonne dans l'hôtel un fripon de valet nommé James....

James, *à part.*

Moi, jouer un rôle aussi.

M.me Rosemont, *appercevant la lettre, et se levant vivement.*

Mais que vois-je ! Oh ciel ! l'écriture de Berville ! Lisons. (*Elle lit :*)

» En vérité, belle dame, je ne vous comprends pas. Voici
» bien la jalousie la plus bizarre, la plus ridicule, et celle qui
» vous l'inspire est M.me Rosemont....

Oh dieu ! pourrois-je achever !

« Vous avez une rivale plus redoutable, une dot de cent
» mille francs. Mon père me persécute pour épouser une petite
» Emilie que je n'ai jamais vue, la fille d'un certain Dorimon,
» espèce d'original que je ne connais pas davantage ; et je vous
» avouerai, bel ange, que je suis décidé à obéir aux ordres de
» mon père, et à faire à l'amour filial le sacrifice de mon
» bonheur. »

Où suis-je !... où vais-je !... quel nuage m'environne !.. est-ce un songe pénible ?... Fuyons.... Que dis-je ! armée de cette preuve fatale, confondons l'ingrat, et faisons-le mourir de honte et de regrets. (*Prenant James au colet.*) Viens ici, drôle, explique-moi cet horrible mystère.

James.

Jé né comprends pas.

M.me Rosemont.

C'est toi qui as ourdi cette trame perfide.

James.

J'ai rien ourdi di tout.

M.me Rosemont, *avec fureur.*

Scélérat ! (*James veut s'enfuir.*) Tu m'abandonnes !... Ah ! cruel ! reste, reste ; ou je vais mourir à tes yeux !

(*Elle se laisse aller dans les bras de James.*)

James, *la plaçant sur un fauteuil.*

Comment faire ? (*Il appelle.*) Madame ! (*A part.*) Berville venir ; s'il me voit avec elle ; lui se douter beaucoup.... être évanouie tout de bon, jé pense.... Dé l'eau ! vite ! vite !...
(*Il entre dans le cabinet.*)

M.me Rosemont, *se levant brusquement.*

Mais peut-être puis-je trouver encore quelques nouvelles preuves de son parjure. Entrons dans le boudoir, cherchons, et que rien n'échappe à ma vue.... (*Elle entre dans le boudoir.*)

SCÈNE XII.

BERVILLE, *entrant.*

Les cent louis sont perdus, et je cherche vainement Dorval... Nous sommes convenus de partir en chaise, à peine me reste-t-il vingt minutes !... Cependant le faux avis que je viens de faire parvenir au Commandant de la Place me tranquillise, et ne peut manquer son effet : je le préviens que Dorval doit se battre avec un jeune négociant à six heures précises. On le cherche, et déja l'ordre est donné pour le consigner.

SCENE XIII.

BERVILLE, JAMES.

James, *accourant avec un verre d'eau.*

Madame, voici... (*Appercevant Berville.*) By god !

Berville.

Que diable m'apporte-tu là !

James.

Mais vous avoir demandé à moi.... (*A part.*) Que dire ?

Berville, *on entend soupirer dans le boudoir.*

Comment ! maraud.... (*S'interrompant.*) Hem !

JAMES.

Hem?

BERVILLE.

On a soupiré dans le boudoir.

JAMES, *à part.*

Que faire?

BERVILLE.

Il y a quelqu'un dans cette chambre ! une femme peut-être? (*Vivement.*) Blonde, des yeux bleus, fraîche comme la rose?

JAMES.

Justement!

BERVILLE.

Je devine. La vive Laure, à laquelle je n'ai pu achever d'écrire ce matin, alarmée de mon silence, et instruite du mariage projeté aura volé ici sur l'aile de l'amour; elle aura défendu qu'on m'avertît?...

JAMES.

Oui, Mousié.

BERVILLE.

Elle veut m'épier, me surprendre? Allons, sors et prépare tout pour mon départ.

JAMES, *à part.*

Lé moment être favorable; courrons nous-même chez les créanciers. (*Il sort.*)

BERVILLE, seul.

Elle écoute, sans doute; pour éviter les explications trompons-là, et ayons l'air d'être occupé d'elle. (*Elevant la voix.*) Oui, belle Laure, c'est vous que j'idolâtre. !

SCÈNE XIV.

BERVILLE, M.me ROSEMONT *paraît à la porte du boudoir.*

BERVILLE, *à part.*

La voilà qui ouvre la porte, ne regardons pas. (*haut.*) Jamais je n'aimerai que Laure. (*à part.*) Elle doit être enchantée!

M.me ROSEMONT, *à part.*

Que je souffre! écoutons.

BERVILLE, *à part.*

Elle a dit écoutons. (*M.me Rosemont fait quelques pas.*)

(*Haut.*) Et ton image chérie est sans cesse devant mes yeux. (*à part.*) Elle va me sauter au cou !

M.me ROSEMONT, *le prenant brusquement au collet.*
Ah ! traître !

BERVILLE.
Quoi ? c'est vous ! (*à part.*) Quelle école ! fuyons....

M.me ROSEMONT, *l'arrêtant.*
Ne te flatte pas de m'échapper.

BERVILLE, *à part.*
Dorval va partir, adieu les cent mille francs !

M.me ROSEMONT.
Tu es confondu, monstre !

BERVILLE, *à part.*
Du front ! (*Haut.*) En vérité, belle dame, le succès de ma plaisanterie m'enchante.

M.me ROSEMONT.
N'espère pas me tromper.

BERVILLE.
Je savais que vous étiez dans le boudoir ; je vous ai entendu ouvrir la porte, vous approcher doucement, hem ?

M.me ROSEMONT.
Finissons.

BERVILLE.
Et pour vous punir. . . passez-moi le mot, de l'indiscrétion qui vous porte souvent à m'écouter ; j'ai adressé à un être imaginaire, à. . . une Laure, le premier nom qui s'est présenté, des sentimens et des souvenirs qui n'avaient que vous pour objet. . . Mais une affaire m'appelle, je vole. . .

M.me ROSEMONT.
Non, tu ne sortiras point.

BERVILLE.
Mais permettez... (*fixant la pendule.*) (*à part.*) Miséricorde ! Voilà les trois quarts.

M.me ROSEMONT.
J'ai la preuve de ton parjure.

BERVILLE, *à part.*
Les grands moyens ! (*haut.*) Ciel ! vous doutez de mon

amour!... oh dieu! je respire à peine... mon cœur ne bat plus... et je vais mourir à vos pieds. (*Il se jette aux genoux de M.me Rosemont, et appercevant la lettre qu'elle tient et qu'elle cherche à lui cacher, il dit à part.*)

Que vois-je? ma lettre à Laure; c'est un tour de Dorval changeons de batterie. (*se levant vivement.*) Mais quel souvenir vient me frapper? je ne m'étonne plus de votre colère et de vos inquiétudes... Ah! Dorval! Dorval! est-ce ainsi que vous reconnaissez l'amitié la plus tendre? (*à part.*) J'ai une peur du diable qu'il ne soit parti.

M.me ROSEMONT.

Parle, explique-toi, justifie-toi, s'il est possible.

BERVILLE.

Il a conçu pour vous une passion violente.

M.me ROSEMONT.

Comment?

BERVILLE.

Il en veut à votre cœur, à votre main.

M.me ROSEMONT.

Dorval?

BERVILLE.

Il cherche à me noircir dans votre esprit... James m'a tout dit. Voyez la perfidie!... il doit me supposer une lettre....

M.me ROSEMONT.

Une lettre...

BERVILLE.

Adressée à une jeune femme, et dans laquelle... (c'est d'une maladresse inouie.) je parlerai du parti que mon père me propose, et que je vous ai sacrifié.

M.me ROSEMONT.

O ciel! serait-il bien possible?

BERVILLE

Peut-être y joindra-t-il quelques mots injurieux pour vous... S'il avait cette audace! je ne puis supporter cette affreuse pensée et je cours...

M.me ROSEMONT.

Arrêtez, arrêtez!.... la voilà cette lettre fatale...

BERVILLE.

Grand dieu!

M.me ROSEMONT.

Cependant l'écriture....

BERVILLE, *examinant le papier.*

C'est la mienne ! Quelle adresse coupable ! Moi-même.... je douterais presque.... et le lâche se disait mon ami !

M.me ROSEMONT.

Contenez-vous, mon cher Berville, et s'il est vrai...

DORVAL, *dans la coulisse.*

James ! James !

BERVILLE, *à part.*

C'est lui ! le Commandant aurait-il oublié ?....

M.me ROSEMONT.

Soyez calme.

BERVILLE.

Je vous en donne ma parole ; mais j'exige qu'il me justifie auprès de vous, et qu'il ne sorte pas qu'il n'ait avoué sa fausseté.

M.me ROSEMONT.

Je vous le promets.

BERVILLE, *à part.*

A merveille ! Il n'y a point de temps de perdu.

SCENE XV.

LES PRÉCÉDENS, DORVAL.

DORVAL, *entrant.*

Ce maudit James ! (*Appercevant Berville, et à part.*) Eh quoi ! deja revenu de la course ?

BERVILLE, *bas à M.me Rosemont.*

Comme il a l'air embarrassé !

DORVAL, *à Berville.*

Je viens te prévenir, mon ami, que tes cent louis sont prêts chez moi.

BERVILLE, *à M.me Rosemont.*

Il veut se ménager un tête à tête. (*A Dorval, avec gravité.*) Monsieur, j'accepte vos cent louis; mais je refuse un titre que votre cœur ne peut me donner.

DORVAL, *à part.*

A qui diable en a-t-il ?

M.me Rosemont, *à Berville.*

Vous me faites frémir.

Berville, *affectant une fureur concentrée.*

Et sans le respect que je dois à Madame....

M.me Rosemont, *à Berville.*

Sortez.

Berville.

Mon sang bouillonne....

Dorval, *à part.*

Il est fou.

M.me Rosemont.

Sortez, Berville, je vous l'ordonne....

Berville, *s'inclinant en s'efforçant de conserver son sérieux.*

J'obéis. (*Sortant et à part.*) Je triomphe, je l'aime autant ici qu'aux arrêts.

SCENE XVI.

M.me ROSEMONT, DORVAL.

Dorval, *à part.*

Ah! çà, mais il s'en va. (*Saluant M.me Rosemont.*) Madame....

M.me Rosemont, *le prenant par la main, et le ramenant sur l'avant-scène.*

Un moment, monsieur.

Dorval, *à part.*

Je tremble qu'il ne parte. (*Haut.*) Veuillez m'excuser; une affaire importante....

M.me Rosemont.

Il est important de réparer le mal qu'on a fait, et c'est la première affaire d'un honnête homme.

Dorval.

Que voulez-vous dire, madame? Dépêchons.

M.me Rosemont.

Vous êtes l'ami de Berville?

DORVAL.

Oui, je suis son ami. (*A part.*) Et je le donne au diable de bon cœur.

M.me ROSEMONT.

Êtes-vous bien pénétré des devoirs de l'amitié ?

DORVAL, *à part.*

Oh ! la maudite vieille !

M.me ROSEMONT.

Pourriez-vous définir ce sentiment sacré ?

DORVAL, *à part.*

James ne viendra pas me tirer d'embarras.

M.me ROSEMONT.

Et vous rappelleriez-vous bien les vers qu'un poëte charmant a faits sur ce sujet ?

DORVAL, *à part.*

Oh ! c'est pour en mourir.

M.me ROSEMONT, *récitant les vers de Bernard.*

« Présent des dieux, doux charme des humains,
« Sainte amitié... »

DORVAL, *l'interrompant.*

Madame, la poésie a ses licences, mais.... (*six heures sonnent à la pendule.*) Ah ! grand Dieu ! six heures. (*Il veut s'échapper.*)

M.me ROSEMONT, *l'arrêtant.*

Vous ne sortirez pas.

DORVAL.

Rien ne peut me retenir.

M.me ROSEMONT.

Vous ne sortirez pas, vous dis-je, que vous n'ayez tout avoué.

DORVAL.

Eh ! bien, j'avoue tout, ainsi...

M.me ROSEMONT.

Vous convenez donc que vous m'aimez ?

DORVAL.

Moi, madame !

M.me ROSEMONT.

Que je vous ai inspiré un tendre sentiment ?

DORVAL.

Je veux être pendu, si. . . .

M.me ROSEMONT.

Je suis prête à vous pardonner.

DORVAL.

Vous êtes bien bonne, mais. . .

M.me ROSEMONT.

Vous m'aimez donc ?

DORVAL.

Non. . . je vous adore. (*Il s'enfuit.*)

M.me ROSEMONT, *le retenant, et lui présentant la lettre de Berville.*

Connaissez-vous ce papier ?

DORVAL.

C'est l'écriture de Berville.

M.me ROSEMONT.

Quoi ! vous niez avoir tracé et supposé ce billet ?

DORVAL.

Non pas, diable ! Je ne nie rien ; j'ai écrit ce billet, et je suis votre serviteur.

M.me ROSEMONT, *lâchant son habit.*

Je vous permets de vous retirer.

DORVAL, *courant.*

Ah ! je respire. (*Au moment où il veut sortir, un huissier, le parapluie sous le bras, le petit chapeau à la main, l'arrête en lui faisant de profondes révérences.*)

ÈNE XVII.

ÉCÉDENS, UN HUISSIER.

L'HUISSIER, *saluant.*

vous prie de vouloir bien me permettre d'avoir
us saluer.

DORVAL.

ercie ; mais veullez bien. . .

ER, *l'arrêtant avec une seconde révérence.*

requête de Melchisédech, Josué, Rapax. . .

DORVAL.

ble l'emporte et tous les Israélites du monde !

L'HUISSIER, *saluant.*

tit effet échu depuis vingt jours. . .

M.me ROSEMONT.

trompez.

DORVAL.

lans l'erreur.

L'HUISSIER.

dans plusieurs de ses confrères, tous porteurs de
ille, et qui ont aussi obtenu sentence.

DORVAL.

ls Berville.

L'HUISSIER, *saluant.*

en cas de rebellion.

DORVAL, *le menaçant.*

tre !

L'HUISSIER, *criant.*

noi !

M.me ROSEMONT.

anouir.

DORVAL.

Adieu mon mariage !

SCÈNE XVIII.

LES PRÉCÉDENS, *PLUSIEURS JUIFS ET DES RECORS qui s'opposent à la sortie de Dorval.*

DORVAL, *à l'huissier.*
Vous êtes homme de justice ?

L'HUISSIER.
Et je m'en pique.

DORVAL.
Eh bien ! je vous jure sur l'honneur...

L'HUISSIER.
Je ne sais pas ce que c'est que tous ces propos-là. . . Je verbalise.

DORVAL.
Je suis Dorval, et non Berville.

L'HUISSIER.
Attendez... J'ai déja eu affaire à ce Berville ; et je vais....

DORVAL.
Je m'en rapporte à vous.

L'HUISSIER, *l'examinant.*
Voyons... oui... c'est lui, je reconnais...

DORVAL.
Comment ?

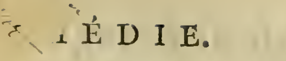
L'HUISSIER.
Son uniforme.

DORVAL.
Quoi ! malheureux...

L'HUISSIER.
De l'argent, ou en prison.

M.me ROSEMONT.
En prison !

DORVAL, *furieux.*
Je n'y tiens plus, et je vais...



ÈNE XIX.

RÉCÉDENS, JAMES.

JAMES, *perçant la foule et entraînant Dorval sur l'avant-scène.*
Eh vîte ! et vîte ! partir ! partir !

DORVAL.
Et comment veux-tu ?...

JAMES, *sans écouter Dorval.*
Lé rénard être pris dans ses filets propres... Berville accuser vous de vouloir vous battre à six heures. Avoir été chez vous chercher lé cent louis, être reconnu pour vous, à cause l'uniforme, être à l'arrêt, avoir deux mistaches à son porte.

DORVAL, *avec transport.*
Grand dieu !

JAMES.
Partir ! partir !

DORVAL.
Et comment faire ? comment m'échapper ?

JAMES.
Cla. . . cla. . . Je mène, (*à part.*) et j'égare lé chaise avec probité.

DORVAL *paraissant frappé d'une idée subite.*
(*A part.*) Heureuse idée ! (*se précipitant aux genoux de M.me Rosemont.*) Oh ! ma chère tante, que viens-je d'apprendre !...

LES JUIFS et L'HUISSIER.
Sa tante !

DORVAL.
Quelle surprise agréable ! Le notaire est là, et vous consentez à payer mes dettes.

LES JUIFS et L'HUISSIER.
A payer ses dettes !

DORVAL.

Que de reconnaissance ! (*M.me Rosemont veut parler ; Dorval l'en empêche, en l'embrassant à plusieurs reprises, la jette sur un fauteuil, et sort précédé de James, qui écarte les créanciers avec son fouet, en leur criant.*)

On va vous payer, moi jé réponds ; je vais vous envoyer le notaire et les sacs.

M.me ROSEMONT, *toute étourdie.*

Où suis-je ? je n'en puis plus !

L'HUISSIER.

Madame, voici les effets.

M.me ROSEMONT.

Oh ciel ! que me veut cette espèce ? mon flacon !

L'HUISSIER.

De l'argent !

M.me ROSEMONT, *se levant.*

Mon flacon ! mon flacon !

L'HUISSIER.

De l'argent ! de l'argent !

M.me ROSEMONT, *sortant.*

Mon flacon ! mon flacon !

L'HUISSIER, *la suivant.*

De l'argent ! de l'argent !

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

La scène se passe dans la maison de Rapinier, à trois lieues de Lyon

Le théâtre représente un sallon assez simple, un secrétaire sur la droite, sur la gauche une fenêtre praticable; au fond une porte, une autre du côté droit, toutes deux garnies de serrures et de clefs.

SCÈNE PREMIÈRE.

RAPINIER, *en robe-de-chambre, en bonnet de nuit, assis à son secrétaire;* FURET, *le petit garçon de ferme, occupé de l'autre côté à faire des bouquets avec des fleurs qui sont dans une corbeille.*

FURET.

TATIGOI! j'ai bien fait de cueillir ça hier, quel orage que celui de c'te nuit... et si nous allons chez M. Dorimon, je crains ben que la carriole ne reste en route. Quel chemin, bon dieu! des ornières! des ruisseaux débordés! La petite chaussée est rompue n'est-ce pas, M. Rapinier?

RAPINIER, *écrivant.*

C'est bon, c'est bon.

FURET.

Le soleil ne paraîtra pas de sitôt. Je m'y prends de bonne heure pour faire les bouquets de nôce. Dame! c'est qu'il nous faudra peut-être partir au point du jour, et c'est pour ça que M. Canivet passe la nuit dans la maison.

RAPINIER, *écrivant.*

Oui, oui.... (*à part.*) C'est un cruel moment que celui où l'on marie sa nièce.

FURET.

Vous lui faites épouser un imbécille ; mais elle dit qu'elle les aime comme ça, et que c'est tout ce qu'il faut pour un mari.

RAPINIER, *à part.*

Me dessaisir d'un vingtième au moins d'une fortune, fruit de vingt ans de probité !

FURET.

Oh ! oui, car vous êtes depuis vingt ans intendant de M. Dorimon, n'est-ce pas, M. Rapinier ?

RAPINIER, *à part.*

Mais je me console, je vis tranquille ici ; dans cette maison qui m'appartient, à trois lieues du château de Dorimon, je puis facilement faire encore ses affaires....

FURET.

Et ne pas négliger les vôtres, n'est-ce pas, M. Rapinier ?

RAPINIER.

Je vous ai dit cent fois, Furet, qu'il n'était pas honnête d'appeler ainsi les gens par leur nom, et je vous répète...

FURET.

C'est que vous êtes si distrait !

RAPINIER.

Ce n'est point étonnant, au milieu de tant d'embarras, de tant d'affaires ; mais je n'ai pas oublié mon nom peut-être !...

FURET.

Oh ! vous auriez grand tort, M. Rapinier.

RAPINIER.

Heim ! N'est-ce pas César qui aboie là-bas ?

FURET.

Bon ! c'est que vous n'avez pas assez dormi.

RAPINIER.

Cette maison est isolée ; au milieu de la forêt... Es-tu sûr d'avoir détaché César ?

FURET.

Certainement que je l'ai détaché. (*A part.*) Il fait noir, il fait froid ; il m'enverroit courir au bout de la cour.

RAPINIER.

C'est bien. Achève tes bouquets ; mais avant d'aller me reposer, voyons un peu si je n'ai rien oublié de ce que je dois faire.

FURET, *à part.*

Ecoutons !

RAPINIER, *réfléchissant.*

Oui, cette petite dot est suffisante pour ma nièce. Elle n'aime pas trop ce M. Canivet ; mais il est riche, et Juliette à dix-huit ans, et Provençale a besoin d'un mari, et le prend. Dans deux heures, tout le monde est levé.... Un exprès de Dorimon arrive ; car le mariage se fera en même temps que celui d'Emilie sa fille. La carriole est prête ; nous y montons, et avant midi, nous arrivons dans mon château...

FURET, *l'interrompant.*

Que dites-vous donc là ?

RAPINIER, *se reprenant.*

Dans le château de Dorimon... Ah! diable ! je ne me corrigerai jamais de cette habitude ; c'est que je l'aime ce Dorimon, je le regarde comme un autre moi-même ; et depuis vingt ans que je dirige ses biens, je les ai pris. . . . tellement à cœur que je les considère comme les miens propres.

FURET, *à part.*

Voilà bien un *qui-pro-quo* d'intendant ! (*On entend un bruit sourd, comme si l'on frappait à une porte dans l'éloignement.*)

RAPINIER.

Mais je ne me trompe point cette fois.

FURET.

Oh ! pour le coup on frappe ! (*Le bruit redouble.*)

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENS, JULIETTE, *en déshabillé et en bonnet de nuit.*

JULIETTE, *accourant.*

Jé viens mé réfugier auprès dé vous, mon oncle ! bon Dieu ! Jé suis toute tremblante ! mon cœur bat fort, jé vais mé trouver mal, jé crois.

RAPINIER.

Eh bien ! Qu'est-ce ?

FURET.

Vos fenêtres donnent sur la ferme, et vous avez pu voir...

JULIETTE.

Regarder ! moi ! jé n'avais garde. Il y a plus d'un quart-

d'heure qu'on frappe ; cela s'arrangeoit avec mon songe. Mais tout-à-coup lé bruit a redoublé ; c'est bien désagréable, bon Dieu ! d'être ainsi réveillée la veille dé son mariage.

RAPINIER.

Il faut avertir les garçons de ferme.

FURET.

Ma foi ! je n'ose.

(*Le bruit augmente, la porte s'ouvre ; Juliette se cache derrière son oncle Canivet paraît en veste, son épée au côté, son habit sous le bras, son bonnet sur la tête, un flambeau à la main.*)

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENS, CANIVET.

FURET.

C'EST M. Canivet !

JULIETTE.

C'est bienheureux, en vérité.

CANIVET, *approchant sur la pointe des pieds.*

Chut ! chut !

JULIETTE.

Qué va-t-il nous dire ? Jé tremble.

CANIVET, *s'avançant.*

Silence ! silence !

RAPINIER, JULIETTE, FURET, *ensemble.*

Eh bien ! (*on entend frapper avec encore plus de force.*)

CANIVET.

Je vais vous apprendre une chose. . .

TOUS LES TROIS.

Dépêchez-vous.

CANIVET.

Ne vous effrayez pas.

ENSEMBLE.

RAPINIER.

Parlez donc.

FURET.

Eh, vite !. . .

JULIETTE.

Il m'impatiente !

Canivet, *baissant la voix d'un ton mystérieux.*
On frappe à la porte.

Rapinier.
Bah !

Juliette.
C'est singulier !

Furet.
Voyez-vous çà !

James, *dans la coulisse.*
God dem ! lé nuit être noire en diaple ! casser tête à moi contre mur.

Canivet, *effrayé.*
Ce sont des Anglais !

Juliette.
Jé frissonne !

Berville, *dans la coulisse.*
J'entrevois de la lumière par ici.... (*Riant.*) Ah ! ah ! ah !

Gros-Pierre.
Prenez-garde ! tenez la rampe.

Furet.
C'est la voix de Gros-Pierre.

Juliette.
Ah ! jé respire !

Rapinier.
Qui diable est-ce qui nous arrive ?

Dorval, *poussant James sur la scène.*
Eh! avance donc, mal-à-droit !

SCÈNE IV.

Les précédens, BERVILLE, GROS-PIERRE.

Gros-Pierre.
Ma fine not' maître, je vous amenons bonne compagnie.

Juliette, *à part.*
Cé sont des officiers !

CANIVET, *à Juliette.*

Allez-vous coucher, mam'zelle.

BERVILLE, *à Rapinier.*

Pardonnez-nous la manière un peu brusque dont nous avons réclamé l'hospitalité ; mais impossible d'aller plus loin.... Mon postillon refuse d'avancer; la chaussée est rompue et le passage impraticable avant le jour.

DORVAL, *à Rapinier.*

Une fatalité cruelle s'attache à mes pas ; des torrens croisent ma marche, la nuit survient ; ce drôle m'égare dans la forêt, et brise ma chaise à cent pas d'ici.... (*Bas.*) Ne laissez pas sortir la sienne.

RAPINIER.

Hem ?

BERVILLE, *riant.*

Je rencontre le malheureux au désespoir, sa situation m'attendrit, et je vois que je puis, sans imprudence, consentir à chercher un gîte. Une lumière brille à travers les ténèbres ; nous arrivons en tâtonnant ; nous frappons, on refuse ; j'ordonne le siège ; j'attaque, on capitule, et nous entrons en bon ordre, comptant tout-à-la-fois sur l'indulgence de notre hôte, et sur une cave bien garnie. (*Bas.*) Gardez-vous de lui prêter une voiture.

RAPINIER.

Hem ?

GROS-PIERRE.

Ma fine, je ne voulais pas les laisser entrer d'abord; mais ces messieurs sont si honnêtes ! Quand j'ons vu qu'ils alliont enfoncer la porte, j'ons mieux aimé l'ouvrir par économie. (*A Berville.*) Je vons faire entrer votre voiture dans la cour.

BERVILLE.

Qu'on ne dételle pas ; car au point du jour je m'envole.

DORVAL, *à part.*

Allons, plus d'espoir !

GROS-PIERRE, *sortant.*

Et je courons achever notre somme.... si not' ménagère le permet.

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENS, excepté GROS-PIERRE.

JULIETTE.

SOYEZ les biens-vénus, messieurs ; mon oncle sé fait un dévoir et un plaisir dé récévoir les voyageurs égarés et dé les traiter en amis. Vous êtes fatigués, il va vous offrir des lits ; mouillés sans doute, on va faire grand feu ; vous avez bésoin dé vous rafraîchir, mon oncle a d'excellent Champagne.

RAPINIER, *à part.*

Ah ! la mauvaise langue !

BERVILLE.

Voilà une charmante personne !

JAMES.

J'aime son pétit mine beaucoup.

JULIETTE.

Mais excusez-moi, je vous prie.... j'oubliais.... jé suis toute honteuse !... C'est que j'ai eu si peur, et jé mé suis levée si vîte.... Comme jé suis faite !... Pardon.... jé m'enfuis ; messieurs, jé suis bien votre servante. (*A part.*) Courons faire un peu de toilette.

SCÈNE VI.

LES MÊMES, excepté JULIETTE.

CANIVET, *à part.*

MADEMOISELLE va se recoucher, c'est bienheureux.

RAPINIER, *à part.*

Ma foi ! ces gens-là me paraissent honnêtes, et je crois que je puis....

BERVILLE, *s'asseyant.*

Je suis fatigué à l'excès.

DORVAL, *s'asseyant.*

Cette chûte m'a rompu.

JAMES, *s'asseyant.*

La chival avoir un trot dur en diaple.

CANIVET.

Eh ben ! à la bonne heure, ne vous gênez pas. (*Entraînant Rapinier sur le devant de la scène.*) Cher oncle, écoutez-moi bien. Vous recevez ces messieurs, n'est-ce pas ? C'est à merveille.... vous avez raison; mais vous ferez vos honneurs tout seul, entendez-vous.... Je me marie demain, je ne suis pas de fer. Je vais me coucher, bon soir. (*Il sort.*)

BERVILLE, *à part, observant Canivet.*

Mais c'est singulier ! cette figure-là me rappelle.... ce sont tous les traits de Saint-Elme.... (*Il arrête Canivet et l'examinant en riant.*) Ah ! ah ! ah !... cette ressemblance est frappante !

FURET.

Et moi, je cours chercher du bois. Il fera jour avant deux heures, et ces messieurs ne veulent pas de lits. Sans doute, un bon fagot....

BERVILLE.

Et deux bouteilles de Champagne.

DORVAL.

Il se croit à l'auberge.

RAPINIER, *à part.*

Ah ! diable !

FURET, *sortant.*

Dans le moment.

SCÈNE VII.

RAPINIER, BERVILLE, DORVAL, JAMES.

JAMES, *à part.*

Lé Champagne, fort bien !

BERVILLE, *à Rapinier.*

Je me repose une heure; l'aurore brille, je vous embrasse, je pars, je vole, j'arrive. (*Baissant la voix.*) Et le bon homme Dorimon me reçoit dans ses bras.

RAPINIER.

Comment ! Dorimon ?

BERVILLE, *bas.*

Je suis son gendre.

RAPINIER.

Ah ! ah !

DORVAL, *à Rapinier, baissant la voix.*

Ordonnez qu'on relève ma chaise, qu'elle soit prête avant le jour. Il y va du bonheur de ma vie ; il faut que dans deux heures je sois chez Dorimon.

RAPINIER.

Comment ! Dorimon ?

DORVAL, *bas.*

Je suis son gendre.

RAPINIER.

Oh ! oh ! (*A part.*) Il n'a qu'une fille cependant ; je me méfie de ces gens-là. (*Haut.* Messieurs, depuis vingt ans... je suis ami et intendant de Dorimon. Demain je marie ma nièce Juliette. . . . son futur est ici, et son mariage doit se faire en même temps que le vôtre dans mon château. . . . (*se reprenant.*) le château de Dorimon. . . . J'ai passé la nuit à vérifier le compte de mes fermiers. . . . (*se reprenant.*) des fermiers de votre beau-père ; je pars de très-bonne heure. (*A Berville.*) Votre chaise est dans la cour, quand vous voudrez, vous prendrez les devants. (*A Dorval.*) La vôtre est brisée, impossible d'avoir des ouvriers avant le jour. Je suis aussi fatigué que vous pouvez l'être, et je me retire sans façon, comptant sur votre indulgence, comme vous avez eu la bonté de compter sur la mienne.

BERVILLE, *à part.*

Il est fou.

JAMES, *à part.*

Il perd lé tête.

DORVAL, *à part.*

Que veut-il dire ? (*Furet arrive.*)

RAPINIER, *prenant un flambeau et sortant.*

Ce sont des intrigans ; tenons-nous sur nos gardes, enfermons-nous bien, et ne laissons de libre que le passage qui conduit à la cour. (*Il ferme en dehors la porte du fond.*)

SCÈNE VIII.

BERVILLE, DORVAL, JAMES, FURET.

BERVILLE, *à part.*

QU'EST-CE que cela signifie ? Mon château!... mes fermiers ! le cher hôte extravague.

FURET.

Il ne faut pas que cela vous étonne, cette espèce de distraction est bien pardonnable à un intendant. Mais j'oubliais. . . . il y a bon feu là-bas et les deux bouteilles sont sur la table.

BERVILLE.

Allons, mon cher Dorval ; l'Amour te joue d'un tour, et Bacchus t'invite à te consoler.

DORVAL.

Je n'ai besoin de rien.

BERVILLE.

Eh quoi ! tu boudes encore ? Moi qui ai eu la complaisance de rester pour toi deux heures aux arrêts ; d'ailleurs, l'aimable Rosemont, dont tu t'es déclaré l'amant. . .

DORVAL, *avec humeur.*

Oh ! la plaisanterie....

BERVILLE.

Non; mais c'est un parti excellent. Dans tous les cas tu seras toujours au sein de l'opulence, le compagnon de mes plaisirs, comme tu as été mon compagnon d'armes. Ma petite femme est charmante; nous recevons compagnie, et je te crée d'avance l'ami de la maison.

JAMES, *à part.*

Diaple ! lé poste être souvent meilleur que celui du mari.

BERVILLE, *avec ironie.*

A propos, tu te rappelles que d'après tes instances, nous sommes convenus de ne point courir à franc-étrier, et qu'il est expressément défendu de faire la route autrement qu'en voiture.

DORVAL, *à part.*

O ciel ! allons, plus de ressources !

BERVILLE, *avec ironie.*

Je reviens dans l'instant passer une heure avec toi, te faire mes adieux, et prendre tes ordres pour le beau-père.

JAMES, *à part.*

Et moi, aidé dé mon génie et dé quelques verres dé Champagne, jé veux profiter dé retard. (*à Dorval.*) Jé vole à l'office chercher le moyen dé tirer vous d'embarras. . . (*à part*) et de doubler mon petit fortune.

SCÈNE IX.

DORVAL, FURET.

DORVAL.

ET comment faire ? Le traître, avec sa maladresse. . . Ma chaise est rompue. . . celle de Berville est prête à partir : plus les obstacles se croisent, plus mes regrets et mon impatience augmentent. (*A Furet.*) Nous sommes, dis-tu ?. . .

FURET.

Chez M. Rapinier, homme d'affaires de M. Dorimon.

DORVAL, *se promenant avec agitation.*

Emilie, obéissant aux ordres de son père, sera la femme d'un étourdi, que l'intérêt seul aura guidé. . . Je ne puis supporter cette idée ! . . . si je m'adressais à ce Rapinier ; si je pouvais !... Ah ! (*avec la plus grande vivacité*,) mon ami, une plume, du papier, de l'encre.

FURET.

Voilà tout ce qu'il vous faut.

DORVAL, *écrivant avec rapidité.*

A quelle distance sommes-nous de Bellerive ?

FURET.

Trois lieues.

DORVAL.

Connais-tu le château de Dorimon ?

FURET.

Sans doute.

DORVAL.

Veux-tu gagner deux louis ?

FURET.

Sûrement.

DORVAL.

Remets ce billet à un des gens de Dorimon.

FURET.

A merveille.

DORVAL.

Dis que tu le tiens d'un étranger.

FURET.

Fort bien.

DORVAL.

Qu'il soit rendu....

FURET.

Avant deux heures.

DORVAL, *cachetant le billet.*

Et sur-tout du mystère.

FURET, *serrant un mouchoir autour de sa taille.*

Soyez tranquille.

DORVAL.

Que fais-tu donc ?

FURET.

Je monte à cheval.

DORVAL.

Dépêche-toi.

FURET.

Je pique des deux.

DORVAL.

Et ton argent ?

FURET.

Quand je l'aurai gagné.

DORVAL.

Je double la somme.

FURET.

Tant mieux. . . Mais la porte de dehors est fermée.

DORVAL.

Comment faire ?

FURET.

Gros-Pierre ne voudra pas m'ouvrir. (*Courant vers la fenêtre.*) Attendez.

DORVAL.

Où vas-tu ?

FURET.

Je prends le plus court.

DORVAL.

Mais....

FURET.

Il y a une terrasse...

DORVAL.

Tu vas te blesser.

FURET.

Soyez en repos, je veux être Jockei à Paris ; il faut bien que je fasse mon apprentissage. (*Il saute.*)

SCENE X.

DORVAL, seul.

Je suis plus calme. Cet avis entraînera des explications, et je reprendrai peut-être l'avantage. . . . Mais non, mon malheur ne sera que retardé. . . . Si James trouvait un moyen ! . . . si je pouvais partir ! . . . Ils viennent ; ne laissons rien paraître. L'ironie de Berville me désespère ! Ayons l'air résigné ; ne perdons pas James de vue, et ne laissons point échapper le moindre de ses signes.

SCENE XI.

DORVAL, BERVILLE, JAMES.

BERVILLE, *tenant James par l'oreille.*

Je te trouverai sans cesse à l'office !

JAMES.

J'avais un faim diapolique, et j'ai commencé l'aile d'un volaille.

BERVILLE.

Et tu veux entrer à mon service, drôle ?

JAMES.

Vous, plus examiner lé poids.

BERVILLE.

Tu veux monter ma petite jument ?

JAMES.

J'ai gagné lé argent.... que....

BERVILLE, *s'asseyant.*

Tais-toi.

DORVAL, *bas à James.*

Sois tranquille, et si tu trouves un moyen....

JAMES, *bas à Dorval.*

Paix ! (*A Berville.*) Lé Champagne vous rendre méchante beaucoup.

BERVILLE.

Ma chaise m'attend: quatre de mes meilleurs chevaux y sont attelés; un ordre, un geste.... Ce diable de Champagne m'a tout étourdi....

DORVAL, *bas à James.*

Et que comptes-tu faire ?

JAMES.

Ma foi ! jé sais rien. Avoir l'air de dormir d'abord.

BERVILLE, *s'étendant.*

J'arrive ; le beau-père vient au-devant de moi.... Je me fais une drôle d'idée de cet original de Dorimon.

DORVAL, *prenant un fauteuil et l'approchant à quelque distance de celui de Berville.*

Quel que soit le chagrin que j'éprouve, la fatigue l'emporte, et je sens.... (*Il s'assied.*)

JAMES, *plaçant un fauteuil entre eux deux.*

Quel qué soit lé faim qui mé tourmente, lé sommeil plus forte encore, et jé vais.... (*Il s'assied.*)

DORVAL, *se retournant.*

Ces trois lieues sont terribles !....

BERVILLE, *se retournant.*

Ce sont trois postes, en vérité.

JAMES, *se retournant.*

Trois postes !... Oui.... (*à part.*) Écoutons et réfléchissons.

BERVILLE.

Ah ! çà ; mais continuons mon rêve. (*Ici tous ont l'air de chercher à dormir.*) J'arrive, et je vois le bonhomme ; je le devinerais entre mille ! Son habit de velours brodé, sa grande veste, sa perruque poudrée à blanc.... Mais quel ange paraît à ses côtés ? Qui me fait cette petite révérence provinciale ? C'est ma future, c'est la jeune Emilie....

DORVAL, *à part.*

O ciel !

BERVILLE.

Ton sommeil est bien agité, Dorval ?

DORVAL, *à part.*

Que je souffre !

BERVILLE.

Qu'elle est belle ! avec ses cheveux noirs, ses grands yeux.... ses cent mille francs.... sa bouche vermeille..... Elle est faite au tour ; héritière de tous les biens de son père, et douée de toutes les grâces.... Dors-tu, Dorval ?

DORVAL.

Non, pas encore.

JAMES.

Ni moi.

BERVILLE.

Ni moi ; mais cela ne va pas tarder... Je te donne le bon soir.

DORVAL.

Bon soir.

JAMES.

Bon soir.

BERVILLE.

Bon soir. (*Se levant tout-à-coup.*) Toutefois je ne suis pas décidé, tandis que je sommeille dans ce mauvais fauteuil, à te céder une bonne place dans ma chaise... (*Il va à la porte.*)

JAMES, *à part.*

Ah diable !

DORVAL, *à part.*

Tout est perdu. (*Berville ferme la porte à double tour, et met la clef dans la poche de son gilet.*)

JAMES, *bas à Dorval.*

Né désespérez pas. Dormir ! dormir !

BERVILLE, *s'asseyant.*

Je vous permets à présent de conjurer à loisir contre l'hymen et la fortune.

JAMES, *à part.*

Jé songe à l'argent. (*Il écoute attentivement ce que dit Berville, et il paraît frappé de l'idée d'un projet à mesure qu'il l'entend.*)

BERVILLE, *s'endormant.*

Il est joli le Champagne de notre hôte !. . . C'est encore un autre original que ce Rapinier... mon château... mes fermiers... et ce grand personnage à la mine alongée... (*Dorval fait un mouvement.*)

JAMES, (*bas à Dorval.*)

Patience, et dormir !

BERVILLE.

Eh ! oui, je me le rappelle ce M. Canivet... c'est tout le le portrait de ce pauvre Saint-Elme !. . . mais son régiment doit être à Bellerive. . .

JAMES, *à part.*

A Bellerive ! Bon ! jé puis profiter...

DORVAL, *à part.*

Il ne dormira pas !

BERVILLE, *après un moment de silence, et articulant à peine.)*

Ziste ! ziste !. . . filez... du corps. . . la charmante bête que ma petite jument... Doucement, là... là... (*Il s'endort.*)

DORVAL, *bas à James.*

Eh bien !

JAMES.

Lui n'avoir jamais vu Dorimon ?

DORVAL.

Jamais.

JAMES.

Né pas connaître lé château ?

DORVAL.

Non.

JAMES.

Ni lé pays ?

DORVAL.

Du tout.

JAMES.

Dormir, dormir ! (*Berville fait un mouvement ; ils reprennent subitement leur attitude de dormeurs.*)

BERVILLE, *se réveillant en sursaut.*

Ah ! le diable emporte M.me Rosemont, qui me poursuit jusques dans mes songes.

JAMES, *à Berville.*

Jé vous prie du moins en dormant, dé mé laisser finir mon aile dé volaille !

DORVAL.

Emilie ! Emilie ! (*Il retombe sur son fauteuil.*)

BERVILLE, *se rendormant.*

La dot ! la dot ! (*Ils restent un moment dans la même position.*)

JAMES, *se relève en indiquant à Dorval de ne pas bouger; et se penchant vers Berville, il dit assez haut en l'examinant.*

Il dort !

(*Berville ouvre les yeux, et tandis que James se penche vers Dorval comme pour l'examiner, il se relève et dit à part.*)

BERVILLE.

Le drôle médite une ruse. Ecoutons !

(*Et il reprend vivement sa première position, au moment où James reprend la sienne.*)

JAMES, *à part.*

Né dormir ni l'un, ni l'autre, et tous deux m'entendre.... C'est bien ! (*Haut.*) Profitons du moment pour réfléchir sur l'embarras où jé suis.

BERVILLE, *à part.*

Ecoutons.

DORVAL, *à part.*

Ecoutons.

JAMES.

Moi, aimer fort les deux jeunes hommes ; mais eux ne pouvoir sé marier ensemble au pétit fille, et moi avoir lé moyen dé la donner à l'un ou à l'autre. (*Berville et Dorval prêtent attentivement l'oreille.*) Réfléchissons.... maigrir d'un côté, engraisser de l'autre.... (*Tendant une main à Berville, et l'autre à Dorval.*) Qui l'emportera du droit ou du gauche ? (*Dorval lui glisse une bourse dans la main droite.*) Jé penche beaucoup fort vers lé droit. (*Berville lui glisse une bourse dans la main gauche.*) L'équilibre il se rétablit....

BERVILLE, *s'approchant de son oreille.*

J'emporte la balance, ou je te roue de coups.

JAMES.

Voilà des paroles dé poids, et jé mé sens entraîné dé votre côté (*Il se lève avec précaution, examine Dorval qui feint de dormir, lui fait un signe d'intelligence, et s'avance sur le devant de la scène.*)

BERVILLE.

Eh bien ! qu'est-ce ?

JAMES, *d'un ton mystérieux.*

J'ai tout découvert !

BERVILLE.

Quoi donc ?

JAMES.

C'est lui qui m'a parlé à l'office...

BERVILLE.

Qui ?

JAMES.

Vous pas connaître ancien maître à moi avant Milord....

BERVILLE.

Son nom ?

JAMES.

Saint-Elme.

BERVILLE.

Saint-Elme ?

JAMES.

Son régiment ici depuis trois jours.

BERVILLE, *vivement.*

Où sommes-nous donc ?

JAMES.

A Bellerive !

BERVILLE.

Mais les trois lieues ?

JAMES.

Trois postes.

BERVILLE.

Mon postillon ?

JAMES.

Gagné.

BERVILLE.

Cette maison ?

JAMES.

Lé château du beau-père.

BERVILLE.

Ce Rapinier ?

JAMES.

Lui-même.

BERVILLE.

Cette Juliette ?

JAMES.

Emilie !

BERVILLE.

Son accent ?

JAMES.

Emprunté.

BERVILLE.

Mais à quel but ?

JAMES.

Étudier vous deux et choisir....

BERVILLE.

C'est impossible....

JAMES.

Chut !... Dorimon, original, jouer lé comédie quelquefois?

BERVILLE.

Je l'ai ouï dire.

JAMES.

Et Saint-Elme aussi ?

BERVILLE.

Il est vrai.

JAMES.

Dorimon faire lé Rapinier, Emilie, lé nièce, et Saint-Elme, lé futur.

BERVILLE.

Mais effectivement, cette ressemblance m'a frappé !

JAMES.

Chut !... la nuit être noire en diaple en venant, mais avoir remarqué l'avenue. Heim ?

BERVILLE.

Oui.... l'as-tu entendu parler de son château, de ses fermiers, de ?...

JAMES, *naïvement.*

Non.

BERVILLE, *à part.*

Il n'appuie pas cette remarque, il ne cherche point à me tromper.

JAMES, *à Dorval.*

Grâce au champagne il prend lé piége !

DORVAL, *à part.*

A merveille !

JAMES *à Berville.*

Mais vous être arrivés ensemble par malheur.

BERVILLE.

Sans doute.

JAMES.

Chut ! lé père aimer mieux Dorval.

BERVILLE.

Ah ! diable !

JAMES.

Mais lé fille vous préférer à lui.

BERVILLE.

Ah ! bon !

JAMES.

Il faut nous consulter tous trois, et jé vais réveiller....

BERVILLE, *avec chaleur.*

Gardes-t-en bien ! que vas-tu faire ? Avec sa morale, ses sentences et sa philosophie, il séduira le père ; il faut l'éloigner.

JAMES.

Et comment ?

BERVILLE.

Si je pouvais.....

JAMES.

Prêter lé chaise ? Maladroite ! lui sé douter....

BERVILLE.

Au point du jour son erreur va cesser, et nous n'aurons plus de ressources.

JAMES, *après avoir réfléchi.*

Un trait dé génie !... lui, n'avoir reconnu personne ?

BERVILLE.

Non.

JAMES.

Sé croire à trois lieues du château ?

BERVILLE.

J'en suis sûr.

JAMES.

Chut ! il va partir à lé minute.

BERVILLE, *à part.*

Excellent !

DORVAL, *à part.*

Excellent !

JAMES, *poussant Berville vers son fauteuil.*

Faire semblant dé dormir !... Attention ! et écoutez bien ce que moi va dire !.... Saisissez !...

BERVILLE, *s'étendant.*

Sois tranquille !

JAMES, *courant vers Dorval.*

Eh ! vite ! eh ! vite !

DORVAL, *feignant de s'éveiller.*

Quoi donc ?

JAMES.

Chut ! nous n'avons pas un moment à perdre....

DORVAL.

Qu'est-il arrivé ?

JAMES.

J'ai attendu qu'il ait répris son sommeil....

DORVAL.

Eh bien !

JAMES.

J'ai fait accroire à lui que nous êtes à Bellerive....

DORVAL, *feignant l'étonnement.*

Comment ?

JAMES.

Qué cé logis est lé château....

DORVAL.

Mais....

JAMES.

Chut ! que Rapinier et Dorimon. . . .

DORVAL.

Quoi !

JAMES.

Chut ! lé pétit fille Emilie, et il s'est rendormi en cherchant lé moyen dé vous éloigner, et vous faire accepter son chaise. (*Il fait un signe d'intelligence à Berville.*)

DORVAL.

Mais quelle apparence ?...

JAMES.

Il faut profiter di temps !

BERVILLE, *à part.*

Bon !

DORVAL.

Mais effectivement je me rappelle. . . .

BERVILLE, *à part.*

Il va se douter de la vérité, tout est perdu !

DORVAL.

Mais cependant. . . .

BERVILLE, *à part.*

Allons, il ne partira pas !

DORVAL.

Tu ne m'abuses point ?

JAMES.

Jé jure lé honneur.

BERVILLE, *à part.*

Oh ! le coquin !

JAMES.

Chut !. . . il veut avoir l'air dé renoncer au petit femme..

DORVAL.

Pour m'engager à m'éloigner ?

JAMES.

Mais d'un moment à l'autre il peut tout apprendre.

DORVAL.

Oh ! ciel ! et comment faire ?

JAMES, *s'approchant de Berville.*

Prendre doucement lé clefs dans lé poche, ouvrir lé porte, monter en chaise et le grand trot....

BERVILLE, *à part, faisant sortir la clef de la poche de son gilet.*

Ah, je respire !

DORVAL, *s'approchant.*

Je crains qu'il ne s'éveille...

JAMES.

Jé réponds qué non.

DORVAL, *à part.*

Et moi !

BERVILLE, *à part.*

Et moi !

DORVAL, *cherchant à s'emparer de la clef.*

Ses lèvres s'agitent....

JAMES.

Lui parler en dormant.

BERVILLE, *affectant de rêver.*

Je reste, oui. . . je renonce à ton Émilie. . . pars, pars. . . bon voyage....

DORVAL, *prenant la clef.*

Grand merci !...

BERVILLE, *riant.*

Je vais éclater. . .

JAMES, *le contenant.*

Né bougés pas !...

DORVAL, *ouvrant.*

Courons, et pour prévenir de nouveaux obstacles, fermons la porte à double tour. (*Il ferme la porte en dehors.*)

SCENE XII.

BERVILLE, JAMES.

BERVILLE, *éclatant.*

Je n'y tiens plus !

JAMES, *courant vers la porte.*

Eh bien, il ferme lé porte. Monsir, monsir !...

BERVILLE, *courant après lui.*

Que fais-tu donc ? tu le rappelles ?

JAMES.

Non ; mais c'est que je voulais.... (*à part.*) Ah ! diaple ! jé suis perdu !

BERVILLE, *riant.*

Comme il descend les escaliers quatre à quatre !

JAMES, *à part.*

Mé voilà pris !

BERVILLE.

Ah ! çà, mais tu as l'air de te désespérer.

JAMES.

Moi, jé suis enchanté, vraiment ! (*à part.*) The devil take the traitor !

BERVILLE.

Que dis-tu là ?

JAMES.

Qué pour plus sûr je voulais mener lui un train, vîte...vîte...

BERVILLE.

Ah ! le postillon va le tirer d'erreur ?...

JAMES, *avec embarras.*

Non... Prévenu pour conduire vous ou lui... loin... au diaple ! (*à part.*) Il va découvrir...

BERVILLE, *riant.*

Mais, c'est que je tremblais qu'il ne voulût rester !

JAMES.

Oh ! pas capable !

BERVILLE, *éclatant.*

Ah ! ah ! ah !

JAMES, *riant.*

Ah ! ah ! ah !

BERVILLE.

Paix. . . écoutons. . . (*Ils prêtent l'oreille.*)

JAMES.

C'est lé chaise qui roule.

BERVILLE.

Il va comme le vent !

JAMES.

Lé chéval être bonnes ?

BERVILLE.

Les meilleurs de mon écurie ?

JAMES.

Jé fais mon compliment sincère. (*A part.*) Pas pouvoir partir, j'enrage ?

BERVILLE.

Je me suis douté de tout en entrant !

JAMES.

Vous, être fine !

BERVILLE.

D'abord cette précaution de nous introduire sans lumière dans le sallon le plus simple du château ; et le pauvre Saint-Elme que j'ai reconnu du premier coup-d'œil ?

JAMES.

Vous avoir un esprit pénétrent en diaple !

BERVILLE.

Le tien mérite des éloges, et ta ruse. . .

JAMES.

Vous plaît ?

BERVILLE.

Extrêmement !

JAMES.

Je suis flatté beaucoup, en vérité.

BERVILLE.

Tu es un garçon charmant, que je t'embrasse ; tu iras loin ; avec ton génie, ton adresse, je te crois capable de tromper l'univers entier. . . excepté moi !

JAMES.

Vous, goddem !

BERVILLE.

Et pour preuve, c'est que tu auras la complaisance de ne pas sortir.

JAMES.

Comment ?

BERVILLE.

Je te vois d'ici, dans l'espoir d'un double gain, atteindre la chaise et me trahir à mon tour.

JAMES.

Moi ! jé jure. . . (*A part.*) Goat devil !

BERVILLE.

Tu vois que je sais apprécier ton talent.

JAMES.

Je suis reconnaissante, beaucoup.

BERVILLE.

On vient. J'aurai l'œil sur toi, et si tu fais un pas. . .

JAMES.

Eh bien ! je promets... (*A part.*) Moi capable pour demeurer éffronterie, courage !

SCENE XIII.

LES PRÉCÉDENS, JULIETTE, *ouvrant.*

BERVILLE, *à part.*

C'EST la belle Emilie !

JAMES, *à part.*

C'est lé nièce Juliette.

JULIETTE.

Bon dieu ! jé suis surprise, saisie... Pardon !... jé mé rétire...

BERVILLE, *la retenant.*

Oserai-je vous supplier de rester ?

JULIETTE.

J'ai vu la voiture s'éloigner, et jé né vous croyais plus ici, jé vous assure.

BERVILLE.

Pardonnez si j'insiste pour vous retenir.

JULIETTE.

Il faut que jé parle à mon oncle.

BERVILLE et JAMES, *bas.*

Son oncle !

JULIETTE.

Et M. Canivet. . .

BERVILLE.

Le futur, n'est-ce pas ?

JULIETTE, *faisant la révérence.*

Et ce soir, mon mari, monsieur.

BERVILLE, *à James.*

Elle joue son rôle comme un ange !

JAMES.

Elle a dé talent pour lé amoureuses.

BERVILLE.

C'est un jeune homme charmant, spirituel....

JAMES.

Et qui n'ètre pas ce qui paraît être !

JULIETTE.

Que dites-vous, bon dieu ! Jé lui croyais un esprit simple, un caractère facile, et toutes les qualités qu'il faut pour un mari.

BERVILLE, *à part.*

Voilà des principes !

JULIETTE.

Jé romprais tout sans cela, jé vous jure; jé veux un époux, bon, bon, bon, comme on dit qu'il y en a beaucoup à Paris.

BERVILLE.

Je vous promets dans le vôtre un homme pétri d'usage et de complaisance, philosophe aimable, connaissant le train du monde; un mari enfin.... qui sait ce que c'est que d'être mari.

JULIETTE.

Avec celui qu'on mé destine, j'éxercérai un empire absolu, jé m'empare dé son esprit, jé lé mène comme un enfant, j'ordonne, jé dispose, jé querelle, jé pardonne, jé dicte des loix, jé suis maîtresse et souveraine; j'ai ouï dire qué c'était là lé bonheur des femmes?

BERVILLE, *à part.*

Elle veut m'éprouver !

JAMES, *à Berville.*

Il répète lé léçon très-bien.

JULIETTE.

Jé né mé suis pas trompée, jé pense ?

BERVILLE.

Eh ! qui ne serait heureux d'être votre esclave ! les chaînes que vous voulez faire porter, seront toujours des liens de fleurs, et je vous jure une obéissance à l'épreuve.

JULIETE.

Comment dités-vous?

BERVILLE, *à part.*

Elle se donne une peine terrible pour imiter l'accent !

JULIETTE.

Jé né vous comprends pas en vérité.

BERVILLE.

Oserai-je vous prier de répéter ?

JULIETTE.

Jé né vous comprends pas d'honneur.

BERVILLE.

Permettez.... il faut appuyer un peu plus sur les *é*, et dire : (*Parlant provençal.*) Jé né vous comprends pas, d'honneur.

JULIETTE.

Vous vous moqués dé moi, j'imagine !...

BERVILLE.

Avec une bouche charmante, un son de voix enchanteur, avez-vous besoin d'emprunter les charmes d'un autre accent ?

JULIETTE.

Jé suis assez malheureuse vraiment ! et votre procédé n'est pas honnête.

BERVILLE.

C'est que cette prononciation vous fatigue.

JULIETTE.

Parlez, expliquez-vous, que voulez-vous dire ?

BERVILLE.

Que dans un quart-d'heure vous serez ma femme.

JULIETTE.

Votre femme !

BERVILLE, *se jetant à ses pieds.*

La plus heureuse de toutes, comme la plus jolie.

(*Il s'empare de sa main au moment où Canivet bien poudré, paré, l'épée au côté, et un gros bouquet à la boutonnière, paraît dans le fond du théâtre.*)

SCÈNE XIV.

LES PRÉCÉDENS, CANIVET.

JULIETTE, *retirant vivement sa main.*
AH !...

JAMES, *à part.*
C'est lé futur, diaple !

CANIVET.
Tiens, mais c'est drôle ça ? Voilà qui est charmant, mam'-zelle, pour un jour de mariage !

BERVILLE, *toujours à genoux.*
Bien ! bien ! de la surprise, de l'étonnement, à merveille !

JAMES, *à Berville.*
Lui être fort pour lé comique.

CANIVET, *à Juliette.*
C'est un joli bouquet de noce que vous m'attachez-là, ma-m'zelle !

BERVILLE.
C'est ça, c'est ça, du dépit, de la colère !

JAMES.
Dé emportement beaucoup !

CANIVET.
Certainement que je me fâcherai !

BERVILLE.
Voilà ce qui s'appelle être dans son rôle.

JULIETTE.
Lé valet et lé maître extravaguent, jé crois.

CANIVET.
Et je le dirai au cher oncle !

BERVILLE, *à Canivèt d'un ton mystérieux.*
Te rappelles-tu ce coup d'épée que je t'ai donné un matin ?

CANIVET, *étonné.*

Heim ?

JAMES.

Avez-vous toujours la grande chival baie ?

CANIVET.

Oh ! oh !

BERVILLE.

Et ces vingt louis que je t'ai prêtés ?

CANIVET.

Quoi !

JAMES.

Et les six mois dé gages qui mè sont dus ?

CANIVET.

Bah!

BERVILLE.

Mais ne perdons pas un temps précieux. James m'a tout dit ; je t'ai reconnu d'abord, j'ai éloigné mon rival ; tu vas remettre ton uniforme, t'intéresser à moi ; j'épouse mademoiselle, et tu signes au contrat comme témoin.

CANIVET.

Eh bien ! il est joli, celui-là !

JULIETTE.

En vérité, sa folie m'amuse !

SCENE XV.

LES PRÉCÉDENS, RAPINIER.

BERVILLE.

EH ! arrivez donc, beau-père ?

CANIVET.

Tiens ! beau-père !

JULIETTE.

Beau-père !

RAPINIER.

Beau-père !

JAMES, *à part.*

Voici lé moment... vîte, vîte !

BERVILLE.

On ne m'avait pas trompé, vous êtes un homme charmant ! un peu original, mais aimable au possible ! Vous me convenez ; je vous conviens, je suis votre gendre ; vous aimez la comédie ? Eh bien ! ma femme a du talent ; mon ami est un fort bon niais, et moi je joue les petits-maîtres.

RAPINIER.

Que diable voulez-vous donc dire ?

BERVILLE

Voilà une troupe toute formée !

CANIVET, JULIETTE.

Il est fou !

JAMES, *à part.*

Décampons. (*Il sort.*)

SCENE XVI.

BERVILLE, RAPINIER, JULIETTE, CANIVET.

BERVILLE, *examinant Rapinier avec un sérieux affecté.*

Il n'est pas concevable, M. Dorimon....

TOUS LES TROIS.

Dorimon !

BERVILLE.

Qu'avec une figure si honnête, vous vouliez remplir un rôle d'intendant.

RAPINIER, *se fâchant.*

Monsieur !

BERVILLE.

Quand on a des châteaux, des fermes, et qu'on donne cent mille francs à sa fille, on doit jouer les pères nobles, tout au moins !

RAPINIER.

Ah çà ! mais il extravague !

JULIETTE.

Lé vin dé champagne peut-être ?

BERVILLE *à Canivet.*

Quant à M. Saint-Elme. . .

TOUS LES TROIS.

Saint-Elme !

BERVILLE.

Il est bien dans son emploi. Pour la belle Émilie. . .

TOUS LES TROIS.

Émilie !

BERVILLE.

Elle est sûre de plaire dans tous les rôles.

JULIETTE, *à Berville.*

Jé m'appellé Juliette, jé vous jure !

CANIVET.

Et moi Canivet, son futur, entendez-vous ?

BERVILLE, *riant.*

Les voilà confondus. . .

SCÈNE XVII.

LES PRÉCÉDENS, FURET, *accourant.*

FURET.

UN billet de M. Dorimon.

BERVILLE, *s'arrêtant.*

De Dorimon !

RAPINIER.

Ceci vous tirera d'erreur, peut-être ?

BERVILLE.

Qu'entends-je ?

FURET.

Je courais au château porter une lettre de monsieur, lorsque

j'ai rencontré à moitié chemin le jardinier qui venait ici ; je me suis chargé de sa missive, et je lui ai remis la mienne.

BERVILLE.

Quoi ! Dorval ? . . .

FURET.

Il est bien loin, ma foi ! Quel équipage, bon dieu ! quatre beaux chevaux. . .

BERVILLE.

Ce sont les miens !

FURET.

Et il m'a salué, en passant, de ces deux doubles que voilà.

BERVILLE.

Je suis perdu !

JULIETTE, *à part.*

Il se dégrise !

CANIVET, *à part.*

Il me fait peur !

RAPINIER, *achevant de lire.*

On nous attend sur le champ au château.

BERVILLE, *vivement.*

Oh ! ciel ! (*arrachant la lettre à Rapinier.*) Permettez. . . que vois-je ? l'écriture, la signature de Dorimon ! je suis joué ! (*Avec fureur.*) Ah ! maudit James !

JULIETTE.

Ah ! mon dieu ! il m'effraie !

CANIVET.

C'est un fou à lier que cet homme-là !

RAPINIER.

Voilà un accès d'un autre genre !

BERVILLE, *se promenant à grands pas.*

Pauvres et intéressans Israëlites ! qu'allez-vous devenir ? On vous vole, on vous assassine ! (*A Rapinier.*) Prenez pitié de leur sort, ce sont d'honnêtes gens qui comptaient sur la dot en question. . . .

FURET.

Je viens de rencontrer James courant au galop avec trois chevaux à sa suite.

BERVILLE.

Ce sont ceux de Dorval; plus d'espoir! (*A Rapinier.*) Je suis Berville....

RAPINIER.

Cet étourdi?

BERVILLE.

Le futur époux d'Emilie.... Si vous portez un cœur sensible, que je parte, que je vole, que j'arrive....

SCÈNE XVIII.

LES PRÉCÉDENS, GROS-PIERRE.

GROS-PIERRE.

LA cariole est prête.

RAPINIER, *à Berville.*

Vous avez médit des intendans, je pourrais douter de votre probité; mais j'oublie tout, et je vous offre une place.

BERVILLE.

Combien de chevaux?

GROS-PIERRE.

Deux, morguenne! je ne labourons pas aujourd'hui.

BERVILLE.

Miséricorde, quel train!

GROS-PIERRE.

Et je ferons suivre les bœufs, n'est-ce pas? pour atteler à la grande montagne.

BERVILLE.

Je vais m'évanouir!

JULIETTE.

Quoi! vous réfusez une place à côté dé votre future Emilie?

CANIVET.

De votre ami Saint-Elme?

RAPINIER.

De votre beau-père Dorimon ?

BERVILLE.

Allons, je me résigne.

RAPINIER.

Partons à l'instant.

BERVILLE, *sortant, soutenu par Rapinier.*

Adieu, maisons, laquais, beaux équipages; adieu, songes charmans et trop tôt dissipés....

FURET, *riant.*

Ah ! ah ! un officier de cavalerie en cariole !

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE III.

La scène se passe à Bellerive, au château de Dorimon, à trois lieues du second acte, et à six du premier.

Le théâtre représente un sallon fort riche ; le fond ouvre sur le parc que l'on apperçoit à travers les croisées. Sur un des côtés, la porte qui conduit à la cour intérieure du château.

SCÈNE PREMIÈRE.

DORIMON, BLAISE, PLUSIEURS AUTRES DOMESTIQUES. (*Ils sont tous dans la plus grande agitation.*)

DORIMON, *tenant une lettre.*

CETTE lettre me jette dans un furieux embarras. (*A Blaise.*) C'est un petit garçon qui te l'a remise ?

BLAISE.

Et qui la tenait d'un étranger. Comme il m'a assuré connaître fort bien la maison de votre intendant, et que vous aviez besoin de mon service, je l'ai chargé de votre billet, et je suis revenu promptement.

DORIMON.

Silence !... (*A part.*) J'admire le hasard qui me sert encore dans cette occasion, et qui veut qu'à point nommé un honnête homme me fasse parvenir un avis de cette importance !... Relisons : « L'intérêt qu'inspire votre famille et » particulièrement la belle Emilie, me porte à me hâter de » vous prévenir que ce matin même un jeune intrigant, instruit

» de vos projets, doit se présenter chez vous sous le nom d'un » de vos deux gendres futurs. Il aura l'uniforme de leur régi- » ment, il sera muni de toutes les instructions nécessaires, » et ne manquera pas de précéder les deux officiers que vous » attendez. » Diable ! c'est que ceci est sérieux ! (*Aux Domestiques.*) Etes-vous tous là ?

BLAISE.

Nous y sommes tous.

DORIMON.

Eh bien ! . . . allez-vous-en. (*Les Domestiques sont prêts à partir.*) Un moment ! (*A part.*) J'ai toujours eu une peine terrible à concevoir une idée rapidement, et si j'avais trois jours seulement pour réfléchir, je recevrais l'intrigant comme il le mérite. (*A Lapierre.*) Toi, va te mettre en embuscade au bout de l'avenue. (*A Champagne.*) Toi, dans la première cour. (*A Blaise.*) Et toi, du haut de la terrasse, observe, et viens m'avertir sitôt que tu appercevras une voiture.

BLAISE.

C'est dit.

DORIMON.

Un moment ! . . . Si c'est une chaise qui arrive, lorsque le jeune homme en sera descendu, qu'on dételle, qu'on remise et qu'il ne reste dans la cour aucune trace de son arrivée. (*A part.*) Berville et Dorval, tous deux étourdis et militaires, pourraient se porter à quelques extrémités fâcheuses avec cet imprudent ; je veux le dérober à leurs yeux, l'interroger en particulier et savoir. . . . (*Aux Domestiques.*) Eh bien ! que faites-vous là ? (*Les Domestiques veulent sortir.*) Un moment ! je vous recommande la plus grande discrétion. Si mon futur gendre arrive, qu'on se garde bien de lui dire qu'un autre s'est présenté à sa place ; le premier qui parle est chassé.

(*Les Domestiques sortent.*)

SCENE II.

DORIMON, BLAISE.

DORIMON.

DITES à ma fille de venir sur le champ.

BLAISE, *sortant.*

V'là que j'y cours.

SCÈNE III.

DORIMON, seul.

Ah ! me voici plus tranquille ; je tiendrai mon jeune homme sous la clef jusqu'après la signature du contrat ; alors nous nous expliquerons, et je saurai par quels motifs... Mais ma fille m'inquiète ; depuis qu'il s'agit de mariage, je la trouve triste, pensive... et quoique je l'aie habituée à me rendre chaque soir un compte fidèle de ses pensées et de ses actions, je n'ai pu encore pénétrer... Ma foi, je tiens à mes principes, et je crois que je fais les choses pour le mieux... Emilie a quinze ans, elle a perdu sa mère, il faut la marier. Berville la demande pour son fils, Dorval pour le sien, et moi fidèle à mon dieu tutélaire, je la donne au premier arrivé, et je suis sûr qu'elle aura ce soir l'époux qui lui convient, et que j'aurais vainement cherché entre mille... Mais la voici, ne lui disons rien de l'avis anonyme que j'ai reçu. Deviner les secrètes pensées d'une jeune fille n'est point une petite affaire, et si j'en viens à bout, ce sera bien, je pense, le cas, ou jamais, de rendre grâce au hasard.

SCÈNE IV.

DORIMON, EMILIE.

(*Emilie s'avance timidement et fait une profonde révérence.*)

DORIMON, *après s'être assis gravement.*

APPROCHEZ, mademoiselle. (*Emilie s'approche.*)

Prenez un fauteuil et asseyez-vous près de moi. (*Emilie prend un siége et s'assied à quelques distances.*) Plus près.... Est-ce que tu crains de t'approcher de ton père ?

EMILIE, *s'approchant vivement.*

Oh ! non.

DORIMON.

C'est bien. (*Ils s'asseyent tous les deux très-près l'un de l'autre.*)

DORIMON, *gravement, après un moment de silence.*

Hier au soir vous étiez indisposée ; vous vous êtes retirée de bonne heure, et il me semble que vous ne m'avez pas, selon notre coutume, rendu compte de votre journée.

EMILIE.

Non, mon père.

DORIMON.

C'est la dernière fois que je vous fais comparaître ici pour scruter vos pensées, et pour vous rendre compte à vous-même du plus léger mouvement de votre cœur ; je ne réclamerai plus votre confiance, mais je ne puis m'empêcher d'y compter toujours.

EMILIE.

Toujours, mon père.

DORIMON.

C'est bien, commencez. (*Dorimon croise ses jambes, et appuie sa tête sur sa main ; Emilie se redresse un peu et avec le mouvement d'une personne qui récite.*

EMILIE.

Un bon père est nécessairement notre ami le plus tendre ; la nature semble l'avoir placé auprès de nous, pour veiller sur nos jours, guider notre cœur et éclairer notre esprit ; tous ses soins, toutes ses inquiétudes ne tendent qu'à un seul but, notre bonheur ; nous lui devons donc le respect comme père, l'obéissance comme notre maître naturel, et la confiance comme notre meilleur ami.

DORIMON.

C'est bien... recueillez-vous.

EMILIE, *après une petite pause.*

Je me suis levée à huit heures.

DORIMON.

Bon!

EMILIE.

Je suis entrée doucement dans votre chambre, et je vous ai réveillé en vous embrassant. . . .

DORIMON.

Je m'en souviens.

EMILIE.

Je me suis mise au piano.

DORIMON.

Ah !... et quel air avez-vous chanté?

EMILIE.

La romance.

DORIMON.

Ah !... pourquoi depuis quelque temps ne chantez-vous plus ce rondeau si gai?

EMILIE.

Je ne sais pas, mon père.

DORIMON.

Ah !... vous n'aimez donc plus ce rondeau?

EMILIE.

Non, mon père.

DORIMON.

Après !

EMILIE.

Je suis allée avec ma bonne chez la pauvre fermière.

DORIMON.

Bon !

EMILIE.

Et je lui ai donné tout mon argent.

DORIMON.

Bien; on ne doit jamais avoir de superflu, quand on a des malheureux autour de soi.

EMILIE.

Je suis rentrée par le jardin. . . .

DORIMON.

Ah !... avez-vous couru après les papillons ?

EMILIE.

Non, mon père.

DORIMON.

Ah !... et pourquoi ne courez-vous plus après les papillons ?

EMILIE.

Je ne sais pas, mon père.

DORIMON.

Vous n'aimez donc plus les papillons ?

EMILIE.

Non, mon père.

DORIMON, *soupirant.*

Après !

EMILIE.

Je suis entrée dans le petit bosquet.

DORIMON.

Bien !

EMILIE.

Et puis tout-à-coup j'ai pleuré...

DORIMON.

Ah !... et pourquoi avez-vous pleuré ?

EMILIE.

Je ne sais pas, mon père. . . .

DORIMON.

Ah !... seriez-vous fâchée de vous marier ?

EMILIE.

Non, mon père, car vous m'avez promis que je ne vous quitterais pas.

DORIMON.

Sans doute..... Mais pourquoi êtes-vous triste et pensive ?

EMILIE.

C'est que. . .

DORIMON.

Vous avez juré, Emilie, de ne mentir jamais !

EMILIE.

Oui, mon père.

DORIMON.

Pourquoi êtes-vous triste et pensive ?

EMILIE.

C'est que. . .

DORIMON.

Hem ?

EMILIE.

J'ai fait un mauvais songe. . .

DORIMON.

Ah ! . . . et quel songe avez-vous fait ?

EMILIE.

J'ai rêvé que j'étais au bal chez madame Dormeuil.

DORIMON.

Nous n'y sommes allés qu'une fois.

EMILIE.

Il y a dix mois, mon père.

DORIMON.

Après.

EMILIE.

Et que ce jeune homme. . .

DORIMON.

Quel jeune homme ?

EMILIE.

Celui dont je vous ai parlé bien souvent.

DORIMON.

Ah ! oui.

EMILIE, *avec expression.*

Etait encore auprès de moi aussi complaisant, aussi honnête, aussi aimable....

DORIMON.

Ah ! . . . tu te rappelles toujours sa figure ?

EMILIE.

Il me semble que je le vois encore, mon père.

DORIMON.

Ah ! . . . et c'est cela qui te chagrine depuis huit jours ?

EMILIE.

Je crois que oui, mon père.

DORIMON.

Pourquoi ?

EMILIE.

C'est que je voudrais. . . .

DORIMON.

Eh bien ?

EMILIE.

Que mon mari. . . .

DORIMON.

Après ?

EMILIE.

Ressemblât au jeune homme. . .

DORIMON.

Ah ! ah ! je ne l'ai seulement pas remarqué ; nous ne savons son nom ni l'un ni l'autre, et il y a apparence que nous ne le reverrons jamais ; mais puisque sa physionomie te plaît tant, je ne serais point du tout étonné que le hasard. . . t'offrît dans les traits de ton futur époux, quelques-uns de ceux qui t'ont frappé dans cet inconnu.

EMILIE, *vivement.*

Oh ! cela serait charmant, mon père !. . .

DORIMON.

Il m'est arrivé des choses plus extraordinaires, et . . . (*Se levant et reprenant un ton grave.*) Je veux, mon Emilie, que tu reprennes ta gaieté ; il est mal à une jeune fille de conserver si long-temps le souvenir d'un jeune homme. . . Quant à ton mariage, j'ai pris des mesures certaines pour qu'il soit heureux.... Je ne sais pas encore qui tu épouseras ;

mais à coup sûr... dans tous les cas, songe que tu dois à ton époux une partie des attentions que tu as pour ton père, et. . .

EMILIE.

Faudra-t-il chaque soir lui rendre compte de ma journée ?

DORIMON.

Non, non... je ne sache pas qu'il y ait un ménage en France où cela se fasse, et il ne faut pas se singulariser; cependant ne cesse point d'être sincère; avec une pareille qualité, une femme est toujours sûre de se faire remarquer dans le monde. (*Emilie sort.*)

SCENE V.

LES PRÉCÉDENS, BLAISE.

BLAISE, *accourant.*

VOILA notre homme qui arrive !

DORIMON.

Oh ! oh ! nous allons voir, mon petit monsieur, si. . .

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENS, *un gros homme avec une grosse perruque poudrée et en habit noir, se présente.*

DORIMON.

C'EST le notaire !

BLAISE, *à Dorimon.*

Tiens, ce n'est pas le jeune homme ?

DORIMON.

Imbécille !

LE NOTAIRE, *s'inclinant.*

Vous êtes sans doute étonné, monsieur, de me voir arriver de si bonne heure, mais l'empressement... d'ailleurs, les cir-

constances... mon cheval s'est abattu, un jeune officier se disant le futur époux de mademoiselle votre fille, m'a offert une place dans sa voiture, nous arrivons...(*prenant par la main Dorval qui entre*) et j'ai l'honneur de vous le présenter.

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENS, DORVAL, *suivi des domestiques.*

DORIMON, *à part.*

SERAIT-CE notre intrigant ?

BLAISE, *à part.*

Nous le tenons !

DORVAL, *saluant.*

Monsieur, je suis le fils d'un de vos bons amis; celui, j'ose l'espérer du moins, qui aura le bonheur d'être admis dans une famille respectable, et qui vous promet d'avance les soins et les attentions que l'on doit à un père... (*Il regarde autour de lui comme pour chercher Emilie*).

DORIMON, *à part.*

Sa contenance embarrassée...

DORVAL, *à part.*

Qu'il me tarde de voir mon Emilie !

DORIMON, *à part.*

Il se consulte.

LE NOTAIRE.

Celui enfin dont les noms et prénoms, titres et qualités vont remplir les blancs que j'ai laissés au contrat que j'apporte.

DORIMON, *à part.*

S'entendrait-il avec le notaire ?

DORVAL.

En un mot, votre gendre futur.

DORIMON, *à part.*

Il me paraît suspect.

DORVAL, *à part.*

Quelle froide réception !

DORIMON, *à part.*

Prenons toujours nos mesures; (*aux domestiques*) qu'on dételle sur-le-champ, qu'on remise la chaise, et sur-tout du silence et de la discrétion.

LE NOTAIRE, *à part.*

Que veut dire ceci ?

DORVAL, *à part.*

Voilà pour un futur époux des honneurs bien extraordinaires !

DORIMON.

A présent, monsieur, oserais-je vous demander qui vous êtes ?

DORVAL.

Veuillez me pardonner de n'avoir pas prévenu cette question, mais le bonheur d'avoir devancé mon rival, et l'impatience de voir la belle Emilie. . .

DORIMON, *à part.*

Il hésite.... c'est l'intrigant.

DORVAL.

Dorval est mon nom.

DORIMON, *avec ironie.*

Ah ! Dorval !

DORVAL.

Le fils d'un de vos bons amis.

DORIMON.

Fort bien ! (*Au notaire.*) Et vous, monsieur, pourriez-vous me dire depuis combien de temps vous exercez la profession de notaire ?

LE NOTAIRE.

Depuis vingt ans, et j'ose assurer....

DORIMON, *à Dorval.*

Vous êtes militaire ?

DORVAL.

Dès ma plus tendre jeunesse, et mon père a dû vous instruire de....

DORIMON, *au notaire.*

Et vous n'avez jamais manqué à la probité que votre état exige?

LE NOTAIRE, *à part.*

Singulière question à faire à un notaire?

DORIMON, *à Dorval.*

Et vous avez toujours honoré l'habit que vous portez?

DORVAL, *à part.*

Où en veut-il venir?

DORIMON, *au Notaire.*

Cependant vous vous prêtez à une action infame....

LE NOTAIRE.

Monsieur....

DORIMON, *à Dorval.*

Cependant vous vous dégradez par une bassesse....

DORVAL.

Monsieur....

DORIMON, *au Notaire.*

Vous introduisez chez moi un intrigant....

LE NOTAIRE.

Monsieur....

DORIMON, *tirant le billet de Dorval.*

Mais fort heureusement je suis instruit de tout, et....

DORVAL, *à part, appercevant sa lettre.*

Oh! ciel! quelle imprudence! je suis pris!

DORIMON.

Il en convient!

DORVAL.

Fatale lettre!...

DORIMON.

Elle vous a prévenu, monsieur!

LE NOTAIRE.

Monsieur, je vous prie de m'entendre...

DORVAL.

Monsieur, veuillez bien m'écouter...

LE NOTAIRE.

Je ne connais pas ce jeune homme.

DORVAL.

C'est une ruse que j'ai employée....

DORIMON, *vivement.*

Oui, mais elle est déjouée, monsieur.

LE NOTAIRE.

Permettez-moi de vous dire....

DORIMON.

Un notaire !

LE NOTAIRE.

Ecoutez-moi....

DORIMON.

Un officier !...

DORVAL.

Daignez m'entendre....

LE NOTAIRE.

Je déclare, je jure, j'affirme, et je proteste dans toutes les ſormes que l'accusé m'est inconnu.

DORVAL.

Je déclare, je jure, j'affirme, et je proteste que je suis Dorval.

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENS, JAMES.

JAMES, *accourant.*

EH bien ! jé fais mon compliment dé bon cœur : où est lé ſemme ? où est lé dot ? Vous avez signé lé contrat, sans doute?

LE NOTAIRE.

Non, pas encore !

DORVAL.

C'est mon valet, il pourra attester. ...

DORIMON, *aux domestiques.*

Qu'on s'assure de lui.

JAMES.

Moi, jé vénais danser à lé noce.

LE NOTAIRE.

Voyons les pièces convictives.

DORVAL.

C'est moi qui ai tracé ce billet.

DORIMON.

A merveille !

DORVAL.

Dans la crainte d'être prévenu par Berville, j'ai hasardé cet avis anonyme.

DORIMON.

Le détour est adroit !

JAMES, *à part.*

Diaple emporte-moi, si jé comprends.

LE NOTAIRE, *achevant de lire le billet.*

« Il aura l'uniforme de leur régiment, et ne manquera pas » de précéder les deux officiers que vous attendez. »

JAMES, *à part.*

J'entends!

DORVAL.

D'ailleurs la lettre que vous m'avez écrite hier...

DORIMON.

Ah ! voyons la lettre !

JAMES.

C'est moi qui l'ai apportée dé lé poste.

DORVAL, *cherchant.*

Et mes papiers...

DORIMON.

Voyons les papiers ?

DORVAL.

Grand dieu ! serait-il possible !

DORIMON.

Je m'y attendais.

LE NOTAIRE.

Quoi ! point de papiers ?

JAMES.

Point dé papiers ?...

DORVAL.

L'empressement avec lequel je suis parti....

LE NOTAIRE.

Point de titres ?

DORVAL.

J'ai tout oublié sur mon secrétaire !

LE NOTAIRE.

Le billet est positif, et je conclus à ce qu'il soit jugé intrigant et imposteur.

DORVAL, *au Notaire.*

Malheureux !...

JAMES, *à part.*

Personne ici né peut lé faire réconnaître !... par quel moyen?.. J'y suis !...

DORVAL.

J'attends ici Berville, et j'espère....

DORIMON.

Non, monsieur, vous ne le verrez pas ; vous ne le verrez qu'après la signature du contrat.

DORVAL.

Comment ! monsieur, vous me désespérez, vous m'enlevez tous moyens de justification !

JAMES, *bas à Dorval.*

Lé moyen, il est là; vous, pas heurter lé beau-père.

DORIMON.

Vous pouvez attendre dans cette chambre ou au parc; mais vous ne verrez ni Berville, ni Dorval, et vous ne sortirez pas de la maison.

JAMES, *bas à Dorval.*

Suivez-moi au parc. (*à part.*) Moi, escalader s'il faut.....

DORVAL, *à part.*

Le drôle est capable de me tirer d'affaire. (*Haut à Dorimon.*) Eh bien! monsieur, je ne manquerai pas au respect que je dois au père d'Emilie; veuillez cependant ne pas oublier les droits que vos conventions m'ont donnés. Je sors, monsieur; je compte trop sur votre prudence pour penser que vous terminiez sans autre examen une affaire aussi importante, et j'espère que bientôt vous reconnaîtrez votre erreur. (*Il entre avec James dans le parc.*)

SCÈNE IX.

DORIMON.

Il est au parc, je respire! (*A un valet.*) Suis-le, ferme la grille, et qu'elle ne soit point ouverte sans ma permission; j'espère qu'ils n'en sortiront que lorsque tout sera terminé.

SCÈNE X.

DORIMON, EMILIE, LE NOTAIRE.

DORIMON, *à Emilie.*

Eh bien! que faites-vous ici, mademoiselle?

EMILIE.

On m'a dit qu'un jeune homme était arrivé, et je voulais voir s'il ressemblait....

DORIMON.

Il n'est arrivé personne, mademoiselle; je ne veux point

que quelqu'un soit arrivé ; je vous défends de le croire et surtout de le dire, entendez-vous, mademoiselle ?

EMILIE.

Oui, mon père.

BLAISE, *accourant.*

Votre intendant, sa nièce, son futur et un jeune officier arrivent.

SCÈNE XI.

LES PRÉCÉDENS, RAPINIER, CANIVET, JULIETTE, BERVILLE, FURET; *ils entrent successivement.*

RAPINIER, *entrant et saluant.*

MONSIEUR, je. . .

DORIMON.

Ah ! c'est vous ?

CANIVET, *entrant et saluant.*

Monsieur, je suis. . .

DORIMON.

Fort bien, bon jour.

JULIETTE, *entrant et saluant.*

Monsieur, jé suis votré servante.

DORIMON.

Ah ! c'est toi, petite ; mais on m'avait dit que. . .

BERVILLE, *riant dans la coulisse.*

Ah ! ah ! ah ! ah ! c'est inconcevable ! d'honneur ! je m'y perds ! . . .

RAPINIER.

C'est un jeune officier nommé Berville.

BERVILLE, *entrant.*

Plus de doute, je triomphe, et j'ai précédé mon rival. . . (*Tendant les bras à Dorimon.*) Eh ! c'est sûrement M. Dori-

mon ; que je vous embrasse, vous me voyez dans une joie, un délire !...

DORIMON.

Oh ! pour le coup, c'est tout le portrait de son père, et je le crois encore plus fou que lui.

BERVILLE.

Je renchéris un peu sur sa gaieté, sans doute ; mais quoi ! c'est un caractère de famille ; tête légère, cœur excellent. Avant tout, dites-moi, personne ne s'est présenté ?

DORIMON.

Personne.

BERVILLE.

Je suis le premier venu ?

DORIMON.

Sûrement.

BERVILLE.

Et en cette qualité l'époux de mademoiselle votre fille ?

DORIMON.

Sans doute.

BERVILLE, *avec transport.*

Essuyez vos pleurs, infortunés Israélites !...

DORIMON, *l'interrompant.*

Que dites-vous là ?

BERVILLE, *à part.*

Ah diable !... (*Haut.*) Je disais... que sais-je ce que je puis dire ?... Voilà sans doute la belle Émilie, regardez-la, et vous ne demanderez plus la cause du transport qui m'agite.

DORIMON, *à Emilie.*

Il est galant.

EMILIE, *bas à Dorimon.*

Il ne ressemble pas au jeune homme, mon père.

DORIMON.

Paix !

FURET, *à part.*

Il y a là-dessous quelque mystère ; cherchons, informons-nous, et prévenons, s'il se peut, Dorval. (*Il sort.*)

SCÈNE XII.

LES PRÉCÉDENS, excepté FURET.

BERVILLE.

AH ! j'oubliais, j'ai une lettre du papa à vous remettre.

DORIMON.

Donnez, je suis fort empressé de savoir... (*Au notaire.*) Mettez-vous là.

BERVILLE.

Voilà ce qui s'appelle être expéditif. (*Dorimon lit la lettre.*)

JULIETTE, *à Berville.*

Vous êtes plus heureux que vous ne méritez, vraiment.

RAPINIER.

Je ne comprends pas comment il n'est point ici.

BERVILLE.

Ni moi.

JULIETTE.

Ni moi.

CANIVET.

Ni moi.

RAPINIER.

Le postillon connaît-il le pays ?

BERVILLE.

Fort peu !

CANIVET.

Ecoutez. Voici une conjecture qui me paraît juste. . . Ils se sont égarés dans la forèt.

JULIETTE.

En vérité !

CANIVET.

Çà m'a frappé d'abord.

BERVILLE.

Je doute encore tellement de mon bonheur, que si je réussis...

écoutez tous le vœu que je fais : Je paie mes dettes.

DORIMON, *à part.*

Plus de doute, c'est lui !. . Je ne sais pourquoi j'aurais préféré ce jeune homme !... mais je ne puis, en contrariant le hasard, compromettre le bonheur de ma fille.

Signez, Emilie ! (*Emilie prend la plume en tremblant.*) Allons, à vous, mon gendre... puisse cette union faire le bonheur de tous deux, et...(*Le bruit d'un fouet se fait entendre.*) Mais qu'entends-je ?

SCÈNE XIII.

LES PRÉCÉDENS, FURET, *accourant.*

FURET.

UN officier, suivi d'un domestique, arrive.

BERVILLE, *tenant la plume, et s'arrêtant en riant.*

C'est mon pauvre rival !

DORIMON.

Signez toujours.

SCENE XIV.

LES PRÉCÉDENS, JAMES, *et en suite* DORVAL.

BERVILLE, *riant en appercevant James.*

C'EST ce coquin de James ! . . .

JAMES, *un fouet à la main.*

Baigod ! divel ! nous arriver trop tard ! . . . (*Dorval entre.*)

BERVILLE, *éclatant.*

C'est Dorval !

DORIMON, LE NOTAIRE, BLAISE.

Dorval !

BERVILLE, *allant vers lui.*

Lui-même !

DORVAL, *à part, avec transport.*

Il m'a nommé !

JAMES, *bas à Dorimon.*

Vous avez entendu ?

EMILIE, *bas à Dorimon.*

C'est lui ! c'est le jeune homme, mon père !

BERVILLE, *prenant Dorval par la main, et s'approchant gravement de Dorimon.*

Voulez-vous me permettre d'avoir l'honneur de vous présenter le meilleur de mes amis ; un homme charmant, aimable au possible, diligent sur-tout, et qui veut bien me faire l'amitié de signer au contrat, comme témoin, en un mot, M. Dorval?

DORVAL, *s'inclinant.*

Vous ne doutez pas, j'imagine, monsieur, de ce que mon rival a la complaisance d'avancer. . .

BERVILLE.

Et des regrets qu'il éprouve en renonçant à la belle Emilie... Dites-lui donc quelques mots de consolation.

DORIMON.

Croyez-vous ?

BERVILLE.

Il m'afflige !

DORIMON, *à Dorval.*

Berville m'invite à propos à vous consoler, Dorval. (*Prenant la main d'Emilie et celle de Dorval.*) Embarrassé du choix, des moyens, j'essaye celui-ci. (*Il unit leurs mains.*) Je vous marie.

BERVILLE.

Que faites-vous donc?

DORIMON.

J'unis Emilie à Dorval.

BERVILLE.

Mais, monsieur. . .

JAMES.

Nous être arrivés une heure avant vous !

BERVILLE.

Oh ciel !

DORVAL.

Je passais pour un intrigant, tu m'as nommé, et c'est à toi que je dois mon bonheur.

BERVILLE, *laissant tomber la plume.*

Etourdi !

DORVAL.

Et je retrouve dans mon Emilie celle dont mon cœur n'a pas cessé d'être occupé !. . .

DORIMON.

Eh bien !... voyez ce que c'est que le hasard !

JAMES.

Jé triomphe !

BERVILLE, *à part.*

Que je souffre !. .. Mais M.me de Rosemont. . . triste et dernière ressource !... Oui, dans mon désespoir je suis capable de tout. . .

TOUS, *s'empressant autour de lui.*

Comment? . . .

BERVILLE.

Je l'épouse. . .

JAMES.

Bon ! tout s'arrange pour le mieux, (*à Berville*) vous payer vos dettes ; (*à Dorval*) vous épouser lé jeune Emilie ; (*à Dorimon*) vous donner votre fille à premier venu ; (*à Canivet*) vous être sûr d'être bon. . . mari ; (*à Juliette*) vous de mener lui comme il faut. . . Eh bien ! voyons, vous être vous tout contens?... Hem?...

FIN.

Note pour les Théâtres des Départemens.

Acte second. La scène des dormeurs exige le plus grand soin. L'intelligence de cette scène est toute entière dans les *aparté* et dans le jeu de la physionomie de James : lorsqu'il engage Dorval à faire semblant de dormir, il n'a aucune idée fixe, aucun plan déterminé ; ce n'est que lorsque Berville, en s'endormant, rappelle la distraction de Rapinier : *mon château*, *mes fermiers*, la ressemblance de *Canivet* avec *Saint-Elme*, et sur-tout lorsqu'il dit *que son régiment doit être à Bellerive*, que la figure de James doit prendre par degré l'expression d'un homme qui conçoit un plan hardi, et qui est sur le point de l'exécuter. Dès ce moment il doit paraître plus tranquille ; il songe à tirer de l'argent des deux côtés ; mais, pendant qu'il fait accroire à Berville qu'il est à Bellerive, il ne doit pas négliger de faire des signes d'intelligence à Dorval qui feint de dormir, qui écoute avec attention, et qui se réjouit de l'erreur de Berville. Lorsqu'il raconte à Dorval qu'il vient d'abuser son rival, il est bien dans l'intention que ce dernier l'entende, et il doit lui faire des signes assez marqués pour que le public puisse saisir son but, qui est de tromper Berville avec la vérité même. Il est essentiel que les trois acteurs évitent le bâillement qui précède ordinairement le sommeil.

La rampe ne doit pas être baissée, il reste une lumiere sur la table.

Acte troisième, scène 4, page 71. D'après l'avis de plusieurs hommes de lettres, la formule que récite Emilie a été supprimée à la troisième représentation. Dorimon dit seulement : « C'est bien ; recueillez-vous, et commencez.

E m i l i e.

Je me suis levée à huit heures.... etc.

